

le **COURRIER** de l'**UNESCO**



FÉVRIER 1994

LE VERBE MULTICOLORE

✓ **LANGUE ET CULTURE**

✓ **VIE ET MORT DES
LANGUES**

✓ **SAUVONS BABEL**

ENTRETIEN AVEC
LE PALEONTOLOGUE
YVES COPPENS

M 1205 - 9402 - 22.00 F



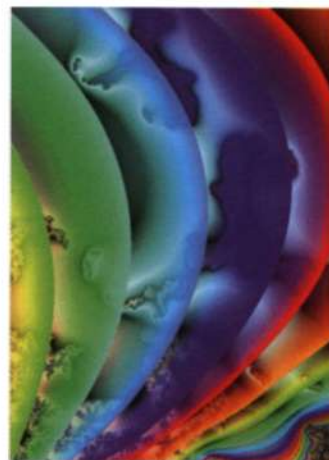
Pour cette rubrique CONFLUENCES, envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance, ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.



EXU

1980, bois et dents de cheval
(hauteur: 80 cm)
de Chico Tabibuia

«Vous apprenez dans les livres, j'apprends dans les rêves». Chaque œuvre de Chico Tabibuia, un ancien bûcheron qui est devenu l'un des maîtres de l'art populaire brésilien d'aujourd'hui, lui apparaît en effet d'abord en rêve. Cette sculpture représente Exu, une divinité de la fertilité et du pouvoir créateur dans le spiritisme afro-brésilien de l'Umbanda. «Dans ses sculptures, écrit le muséologue brésilien Paulo Pardal, qui a découvert et encouragé Tabibuia, on décèle la présence inconsciente de mythes millénaires et universels.»



LE VERBE MULTICOLORE

10 Le don des langues

par Stephen Wurm

16 Sauver Babel

par Peter Mühlhäusler

22 Dilemme nigérian

par Ayo Bamgbose

32 Mort linguistique en Sibérie

par Vladimir Belikov

37 Le poussin et la banane verte

38 Les deux font l'impair

par Jia Tian

Notre couverture:

L'arc du verbe (1993), tableau d'Ezéchiel Saad, réalisé spécialement à l'ordinateur pour ce numéro. Les langues diffusent les pensées et se propagent en ondes colorées dans l'univers.

42 ACTION UNESCO
EN BREF...

44 ACTION UNESCO
ARCHIVES
La voie de la cohabitation
par Arnold Toynbee

46 ACTION UNESCO
MÉMOIRE DU MONDE
Les palais royaux d'Abomey
par Jasmina Sopova

49 DISQUES RÉCENTS
par Isabelle Leymarie

50 LE COURRIER DES LECTEURS

27

Espace vert

43

La chronique de Federico Mayor

YVES COPPENS

répond aux questions
de Francis Leary

Paléontologue de réputation mondiale, Yves Coppens est titulaire de la chaire «Paléanthropologie et préhistoire» du Collège de France (Paris). Scientifique «de terrain», on lui doit la découverte, seul ou en collaboration, de nombreux Hominidés fossiles et la récolte des plus anciens outils de pierre taillée du monde (plus de trois millions d'années). On lui doit aussi la création des modèles événementiels d'explication de l'origine des Hominidés, il y a huit millions d'années, et de l'origine de l'Homme, il y a trois millions d'années, ainsi que celle du modèle culturel d'explication de l'évolution de la pensée. Parmi ses publications récentes: *Pré-ambules, Les premiers pas de l'Homme* (Odile Jacob, Paris 1988, repris en poche, coll. «Points», Seuil, Paris 1991); en collaboration avec Pierre Pelot et Tanino Liberatore, *Le rêve de Lucy* (Seuil, Paris 1990); et «L'origine et l'évolution de l'Homme» (in *Des étoiles à la pensée*, n° 155 de la revue *Diogène*, Gallimard/UNESCO, Paris 1991).

■ *Gauguin a peint un célèbre triptyque sur lequel on voit de superbes Tahitiennes dénudées, entourées d'animaux et d'une divinité indigène. De cette féerie de couleurs et de formes, il fait le symbole obsédant de la destinée humaine en l'intitulant: «D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous? Ces trois questions ne sont-elles pas précisément celles que se posent les anthropologues?»*

— Si. Ce sont aussi sans doute les premières à avoir effleuré la conscience de l'homme. C'est l'«angoisse existentielle» des philosophes contemporains. Ce triptyque de Gauguin symbolise si bien le sens de nos recherches que je m'en suis servi pour illustrer la couverture d'un des volumes des *Cahiers de paléanthropologie*, que je publie depuis quinze ans.

■ *On parle beaucoup aujourd'hui des Dinosaures, ces monstres qui ont dominé le monde du Trias, il y a 220 millions d'années, au Jurassique et au Crétacé, avant de disparaître il y a 70 millions d'années. Leur extinction a fait l'objet de nombreuses spéculations. Qu'en pensez-vous?*

— L'extinction en masse de certaines espèces est liée à différentes phases de l'histoire de la Terre, marquées notamment par l'expansion ou la contraction des océans. Dans les derniers 500 millions d'années, 35 épisodes d'extinctions massives ont eu lieu. La disparition des Dinosaures a coïncidé avec celle de certains mollusques et n'a rien d'exceptionnel. La thèse de la collision d'un météorite, une «étoile de la mort» qui s'écrase sur la Terre, est pour moi une fable. Pour des raisons d'ordre cosmique, qui tiennent à la position de la Terre sur sa parallaxe et aux modifications climatiques qui en découlent, l'histoire de la vie n'est qu'une succession de périodes d'expansion suivies de périodes de régression lente, ou de disparition rapide, d'espèces biologiques.

■ *La taille même de ces monstres n'est-elle pas à l'origine de toutes ces théories fantaisistes sur leur extinction? Un carnivore aussi féroce que Tyrannosaurus Rex, qui mesurait 15 m de long, ne pouvait s'effacer discrètement: il lui fallait quelque retentissante catastrophe pour disparaître!*

— Vous avez sans doute raison. On a bâti moins de romans autour de la disparition d'invertébrés tels que les Trilobites 200 millions d'années auparavant, ou de ces jolis



mollusques, les Ammonites, qui fut pourtant contemporaine de celle des Dinosaures.

■ *Les oiseaux, tels que nous les connaissons aujourd'hui, descendent-ils des Dinosaures?* — Très certainement. Le premier oiseau connu, l'Archeopteryx, qui a vécu au Jurassique supérieur, était très voisin des Dinosaures, dont le rapprochaient certains caractères anatomiques: il possédait des crocs et de longues griffes acérées aussi redoutables que celles d'un Dinosaur de petite taille, *Deinonychus*, qui fut découvert en 1964 par John Ostrom de l'université de Yale. Mais l'Archeopteryx était aussi un animal à sang chaud et, comme les oiseaux, il avait un plumage pour l'isolation thermique.

■ *Pour situer brièvement les origines de*

l'homme, rappelons que les primates, ses ancêtres les plus lointains, sont apparus il y a une vingtaine de millions d'années. Quelques millions d'années plus tard, la lignée des primates se scindait en deux, donnant d'un côté les Simiens, comme les chimpanzés et les gorilles, et de l'autre les Hominidés. Comment cette scission, sans laquelle nous ne serions pas là, a-t-elle pu se produire?

— Au bout de quinze années de fouilles en Afrique de l'Est, de 1963 à 1978, j'étais surpris de n'avoir pas retrouvé, parmi des centaines de milliers de vertébrés fossiles répartis sur des couches géologiques allant de huit millions à un million d'années, le moindre reste fossile de chimpanzé, de gorille ou de leurs prédécesseurs. En revanche, j'avais découvert dans ces mêmes

sites des centaines de restes d'Hominidés. A cette époque, de nombreux biochimistes et généticiens concluaient de l'analyse de leurs gènes et de leurs protéines que les singes africains étaient nos plus proches cousins, et que nous avions certainement un ancêtre commun. Je me trouvais face à une curieuse énigme, que j'avais bien envie de résoudre: les singes africains et l'homme étaient cousins, mais jamais, sur le terrain, on ne les retrouvait ensemble.

En 1982, au cours d'une conférence à Rome, puis plus tard en d'autres lieux et dans de nombreuses publications, j'ai proposé, pour élucider ce mystère, un modèle que j'ai baptisé «The East Side Story». Juste avant que Simiens et Hominidés se séparent, il y a 8 millions d'années, ils avaient un ancêtre commun présent dans

...il y a de fortes chances pour que l'homme descende d'un Australopithèque, mais on ne sait pas encore très bien lequel...

toute l'Afrique équatoriale, de l'Atlantique à l'océan Indien, dans de basses plaines humides couvertes de forêts très denses.

Il se produisit alors un événement tectonique qui devait profondément modifier ce paysage. La vallée du Rift s'affaissa sur une profondeur de 4 000 m, tandis que sa bordure s'élevait d'autant en altitude, coupant l'Afrique en deux. La partie occidentale, jusqu'à l'Atlantique, resta humide et boisée, tandis que le côté oriental, qui s'étendait du Rift à l'océan Indien, se mua en un espace ouvert beaucoup plus sec, que n'arrosaient plus que les pluies saisonnières du nouveau régime des moussons.

Nos ancêtres communs, les primates, se sont donc trouvés divisés en deux groupes: du groupe occidental, beaucoup plus nombreux dans sa niche sylvestre, sont peut-être issus les chimpanzés et les gorilles. Quant au groupe oriental, qui dut s'adapter aux conditions nouvelles de la savane, il est probablement celui des Hominidés, — des Australopithèques aux différents représentants du genre *Homo*.

■ *C'est donc ainsi que nos ancêtres descendirent des arbres...*

— Ils n'avaient pas le choix, il n'y avait plus d'arbres!

■ *Le squelette fossilisé d'un Hominidé femelle fut découvert en 1974 dans la vallée de l'Afar, en Ethiopie. Vieux de quelque 3 millions d'années, ce squelette était le plus complet de ceux qu'on avait trouvés jusqu'alors. Il fut baptisé Lucy, d'après un*

succès des Beatles. Pouvez-vous nous dire quelque chose de cette mission dans l'Afar?

— Les sites paléontologiques de l'Afar ont été découverts par un géologue français, Maurice Taieb, dans les années 60. Comme je le connaissais bien, il s'adressa directement à moi pour déterminer l'âge géologique approximatif de ces sites: d'après les fossiles qu'on y avait recueillis, il était de 2 à 3 millions d'années.

En 1972, Taieb constitua une équipe internationale conduite par deux scientifiques français — Taieb et moi-même — et deux Américains, Don Johanson et Jon Kalb: ce fut la Mission internationale de recherche dans l'Afar. Nous avons mené cinq campagnes de fouilles sur une période de six ans. Notre principale découverte fut Lucy, un Australopithèque d'environ trois millions d'années. C'était la première fois qu'on trouvait un squelette aussi complet d'une époque aussi reculée et cela nous a permis, fait sans précédent, d'avoir une idée précise de la taille du spécimen, de ses proportions, du fonctionnement de ses articulations.

Dans mon propre laboratoire, dix thèses ont été consacrées à Lucy, chacune s'étalant sur une période de trois années: il nous aura fallu 30 ans au total pour comprendre qui elle était! Nous avons fini par brosser l'extraordinaire tableau d'une femelle préhumaine, probablement âgée de 20 ans, mesurant entre 1 et 1,20 m, pesant 20 à 25 kg, avec de longs bras et des jambes courtes. Elle se nourrissait de fruits, de racines et de tubercules, et se ser-

vait peut-être d'outils primitifs en pierre. Elle se tenait debout et marchait comme un bipède, mais à petits pas, en roulant des hanches et des épaules. Avec ses pieds plats et son gros orteil préhensile, les phalanges recourbées de ses mains et de ses pieds, elle grimpaient encore aux arbres.

■ *Où situez-vous Lucy dans notre arbre généalogique?*

— Lucy était probablement une cousine, mais elle descendait de toute façon d'une branche d'Australopithèques que nous avons appelée *Australopithecus afarensis*; celle-ci devait donner le genre *Homo* qui fit son apparition en Afrique orientale, il y a trois millions d'années, à la faveur d'un événement écologique particulier dont j'ai retrouvé la trace en 1970, dans les sédiments de la vallée de l'Omo, en Ethiopie méridionale. Cédant à la tentation de faire un calembour, j'ai appelé l'événement «(H)OMO event».

Il y a 3,3 à 2,4 millions d'années, se produisit en effet une grave crise climatique — une sécheresse prolongée. Il y eut soudain beaucoup moins d'arbres, comme nous le montrent les fossiles contenus dans les couches sédimentaires appartenant à cette période. Toute la faune se modifia, cherchant à s'adapter à ce nouvel environnement. Chez les Hominidés, c'était le genre *Homo*, au cerveau beaucoup plus volumineux (800 cm³), qui détenait la solution. Avec ses 340 cm³ de capacité crânienne, la pauvre Lucy ne faisait pas le poids. *Homo* possédait également une denture qui autorisait une alimentation beaucoup plus variée que celle de l'Australopithèque.

■ *En 1972, l'anthropologue kényen Richard Leakey a découvert au bord du lac Turkana, au Kenya, quelques fossiles d'Hominidés datant d'environ 2 millions d'années. Ces Hominidés se tenaient debout et marchaient à grandes enjambées avec autant d'aisance que nous. Cet Homo habilis peut fort bien avoir été notre ancêtre: il avait déjà une capacité*

crânienne de 800 cm³, soit plus de la moitié de la nôtre aujourd'hui.

— Dans la mesure où les premiers hommes ont été découverts en Afrique de l'Est, d'où vient aussi le premier Australopithèque — lequel est dans la chaîne de l'évolution celui qui se rapproche le plus de nous —, et puisque les premiers Australopithèques sont plus vieux que les premiers hommes, il y a de fortes chances pour que

l'homme descende d'un Australopithèque, mais on ne sait pas encore très bien lequel.

Les Australopithèques étaient végétariens et ne mangeaient de la viande que très exceptionnellement, par nécessité. Mais la crise climatique d'il y a trois millions d'années a fait d'*Homo habilis* à la fois un végétarien et un carnivore. Il peut donc fort bien avoir été le premier tueur de son espèce, parfois charognard, mais aussi chasseur.



■ *C'est avec Raymond Dart qu'on a commencé à se demander si l'homme n'avait pas hérité un instinct de tueur de ses premiers ancêtres. Cet anatomiste sud-africain avait conclu qu'un crâne découvert en 1924, à Taung près du désert du Kalahari, appartenait à un Australopithèque âgé de 6 ans qui vivait il y a trois millions d'années. Cet enfant, qui marchait debout, avait un cerveau de la taille de celui d'un gorille. La forme de ses dents convainquit Dart qu'il avait été carnivore. Lui donnez-vous raison?*

— L'interprétation élaborée par Dart à partir de quelques os d'animaux, associés à l'Australopithèque, dont ils auraient été les outils (des «Dartefacts», comme les ont appelés certains auteurs), était sans doute partiellement correcte. Mais il paraît désormais plus probable, d'après l'analyse de la morphologie de leurs dents et des marques qu'elles portent, que les Australopithèques étaient végétariens, et non carnivores.

A ce propos, une anecdote: je devais un jour donner une conférence sur l'Enfant de Taung à Antananarivo (Madagascar); les organisateurs avaient prévu une grande affiche sur laquelle ils avaient reconstitué les traits de ce petit Australopithèque. Juste avant la conférence, j'ai vu deux dames malgaches regarder l'affiche, et entendu l'une d'elles s'exclamer: «Ce conférencier a vraiment l'air bien jeune!».

■ *L'homme de Néandertal, dont les restes fossiles ont été retrouvés près de Dusseldorf en 1856, descendait apparemment d'Australopithecus robustus, un hominien à l'esprit lent, à la mâchoire lourde, qui se nourrissait de végétaux. Incapable de supporter la vie trépidante de l'époque, il a disparu du paysage. Mais on prétend qu'il a survécu dans le néandertalien, qui lui ressemble peu ou prou. Celui-ci s'est effacé devant l'homme de Cro-Magnon. Que lui est-il arrivé?*

— *Australopithecus robustus* est l'une des réponses des hominidés à la crise climatique «(H)OMO event». C'est un

nouvel Australopithèque, plus lourd, grand et fort, à la denture très curieuse: de petites incisives et d'énormes molaires faites pour une alimentation paisible à base de végétaux coriaces. Ce *robustus* se serait éteint il y a un million d'années.

Les premiers *Homo*, qu'une capacité cérébrale supérieure rendait plus hardis et leur régime omnivore plus mobiles, auraient, semble-t-il, commencé à étendre leur territoire. Ces aventuriers, partis de l'Afrique de l'Est, n'ont pas tardé à atteindre le Moyen-Orient, puis à se répandre en Europe et en Asie, donnant progressivement naissance à *Homo erectus* et *Homo sapiens*, qui en fait ne sont pas vraiment des espèces.

C'est alors que se produisirent les glaciations du quaternaire: les glaces recouvrirent les Alpes et la Scandinavie, ainsi que l'Allemagne et la Pologne, isolant la première population européenne d'Hominidés. Il se produit toujours, dans ces cas-là, une dérive génétique. En Europe occidentale, *Homo habilis* se transforma, comme partout ailleurs, en *Homo erectus*, mais un *Homo erectus* particulier présentant déjà quelques caractères néandertaliens. Puis, comme ailleurs, il devint *Homo sapiens*, mais là encore, un *Homo sapiens* très spécial, que nous appelons *Homo sapiens neanderthalensis*.

Ainsi, l'homme de Néandertal n'est-il pas le descendant d'*A. robustus* mais un avatar d'*Homo* né de l'isolement de l'Europe occidentale. Cette dérive génétique n'a pris fin qu'il y a 30 ou 40 000 ans, avec l'arrivée de *Homo sapiens sapiens*, qui venait du Moyen-Orient. Sinon, le phénomène néandertalien aurait donné naissance à une humanité nouvelle, qui n'aurait plus pu se croiser avec celle qui est issue de Cro-magnon.

■ *La théorie darwinienne de la survie du plus fort a souvent servi de justification aux prétentions de supériorité des Blancs sur d'autres races, noire et amérindienne par exemple. Qu'en pensez-vous?*

— Le scientifique, quel que soit son domaine, entretient comme tout un chacun un certain nombre d'idées reçues. C'est très bien tant que ces idées restent des hypothèses de travail. Si elles se confirment, alors tant mieux, mais dans le cas contraire, le véritable homme de science se doit de les abandonner et de changer d'opinion. C'est d'ailleurs à cela qu'on reconnaît sa valeur.

Darwin était un très grand savant, qui

a énoncé des idées lumineuses, mais il a eu tout à fait tort de vouloir appliquer telles quelles à l'homme et à la société humaine les conclusions de ses études sur les plantes et les animaux. Il n'a pas pris en compte l'influence de la culture, qui introduit dans l'ordre naturel les notions de liberté et de responsabilité et en bouleverse les lois.

■ *A l'entrée du Musée de l'Homme à*



Paris, dont vous avez été le directeur, un grand panneau recommande au visiteur de laisser la «culture» au vestiaire pour s'attacher aux affinités biologiques universelles du genre humain. Et pourtant, la télévision nous montre tous les jours que les différences physiques ou culturelles peuvent susciter des aversions violentes, capables de dégénérer en explosions de haine.

— Il est vrai que les hommes sont différents les uns des autres et qu'ils sont souvent en proie à des rivalités économiques, territoriales ou religieuses qui les incitent à la violence. Mais il est vrai aussi que ces différences sont superficielles. Nous sommes tous des *Homo sapiens sapiens* avec un même patrimoine génétique qui nous différencie des singes.

■ *Certains ont voulu voir dans les découvertes de l'anthropologie la preuve d'une intervention divine, puisqu'à leur sens, aucune théorie scientifique n'a jamais vraiment expliqué l'évolution de l'esprit humain, dans toute sa complexité et sa grandeur. A quoi pouvons-nous attribuer la place unique qu'occupe l'homme dans le règne animal?*

— L'invention du premier outil en pierre est une étape fondamentale de l'évolution, car elle introduit la culture dans l'ordre naturel. C'est la mission que j'ai moi-même dirigée dans le sud de l'Éthiopie qui a trouvé les premiers outils, vieux de 3,3 millions d'années. Depuis 4 milliards d'années, la nature régnait sans partage quand soudain apparaît un nouvel environnement créé de la main d'un Hominidé. Cela change tout, car l'homme peut désormais réagir aux sollicitations du milieu plus rapidement que la nature et s'y adapter avant que la biologie ne s'en charge. Ainsi, l'évolution biologique perd progressivement de sa raison d'être.

La quête d'une explication qui dépasse la théorie de l'évolution, et trouve sa justification dans l'éveil de la conscience et le désir d'apaiser notre «angoisse existen-

L'homme apparaît comme le seul animal qui ait «choisi», pour s'adapter, de développer à ce point son cerveau

tielle», ne relève pas de la science. La finalité de notre recherche scientifique est de décrire le monde à travers son histoire; d'expliquer son fonctionnement. Or, l'explication naturelle ne peut résoudre la question surnaturelle.

Chaque étape de l'histoire de la vie est prodigieuse, de ses origines mêmes — une petite heure à peine à l'échelle d'un temps paléontologique réduit à 24 heures — à l'apparition des premiers organismes pluricellulaires et de la reproduction sexuée, la respiration aérienne, le développement de la vision, de la pensée, de la parole, l'invention de la culture. Grâce aux études préhistoriques, nous en savons en outre pratiquement autant sur les différentes étapes qui vont du fabricant d'outils à Cro-Magnon, que sur celles qui séparent ce dernier de la naissance des civilisations sumérienne et akkadienne, par exemple.

Or, l'homme apparaît comme le seul animal qui ait «choisi» pour s'adapter de développer à ce point son système nerveux; d'autres animaux ont opté, eux, pour la transformation de leurs membres afin de courir plus vite, ou de leurs dents pour améliorer leur alimentation. La réponse scientifique est donc celle-ci: devant un bouleversement écologique, il se trouve que c'est l'homme qui s'est adapté à sa nouvelle situation en développant ses capacités cérébrales, mais cela aurait pu tout aussi bien être le cheval. Quant à la réponse philosophique, ce serait celle-ci: cet événement s'est produit là et pas ailleurs, à cette époque et non pas à une autre, et

l'homme a été, de tout le règne animal, celui qui a développé son cerveau.

■ *La nature humaine peut-elle changer au point d'empêcher une éventuelle extinction de l'espèce à la suite d'une guerre généralisée, de la destruction de notre fragile environnement, ou d'une explosion démographique incontrôlée?*

— Je suis plutôt optimiste. Depuis l'apparition de la conscience, il y a environ trois millions d'années, nous avons acquis une grande connaissance de notre nature humaine et de notre environnement, et nous perdons nos instincts pour gagner en liberté. Bien que nous ayons à faire face, individuellement ou collectivement, à de formidables problèmes, la manière dont nous nous organisons pour les résoudre est absolument remarquable.

Dans l'ensemble, nous voyons émerger une société humaine rationnelle et organisée, consciente de ses responsabilités. Mais ce n'est pas facile: pendant trois millions d'années, nous avons dû apprendre à composer avec des centaines de milliers, puis de millions, d'individus. Depuis 200 ans, c'est à plusieurs milliards d'êtres humains que nous avons affaire. L'éducation, l'acquisition de nouvelles connaissances, la colonisation de notre système solaire puis, dans un avenir lointain, d'autres galaxies, nous amèneront à mieux comprendre notre planète, à mieux maîtriser notre humaine condition et, enfin, chemin faisant, à conquérir une liberté plus grande encore. ■



LE DON DES LANGUES

■ par Stephen Wurm ■

Les groupes humains ont inventé différentes stratégies linguistiques pour communiquer par delà les frontières entre langues et cultures.

STEPHEN WURM, d'Australie, enseigne la linguistique à l'École de recherche pour les études du Pacifique de l'Université nationale australienne, à Canberra. On lui doit plus de 300 publications, dont *Papuan Languages of Oceania* («Langues papoues d'Océanie», 1982), *Language Atlas of the Pacific Area* («Atlas linguistique de la région du Pacifique», 1981-1983) et *Language Atlas of China* («Atlas linguistique de la Chine», 1987-1990).

PLUS de 5 000 langues sont aujourd'hui parlées à travers le monde, sans compter une quantité encore plus considérable de dialectes. Beaucoup d'entre elles ne sont employées que par des groupes restreints qui ne se comprennent pas — ou à peine.

Les mouvements de population au cours des dernières décennies n'ont fait qu'accentuer, partout dans le monde, le besoin d'aplanir les barrières linguistiques et culturelles. Le moyen le plus courant d'y parvenir est pour chacun d'apprendre un tant soit peu la langue de ses voisins. C'est ce qu'on appelle le bilinguisme actif bilatéral. Mais ce bilinguisme peut aussi être unilatéral, comme dans le cas de communautés proches dont une seule, par exemple, bénéficie d'un accès à l'océan



Ci-dessus, Danseur des îles Trobriand (Papouasie-Nouvelle-Guinée) lors d'une fête de la *kula*, vaste cycle d'échanges économiques et cérémoniels.

Page de gauche, chef d'une communauté paysanne de Ccatca, dans le département de Cuzco (Pérou), tenant son bâton de commandement orné d'argent.

et à ses ressources, et se retrouve donc en possession de produits (sel, poisson) convoités par l'autre. Elle occupe de ce fait une position dominante et peut imposer sa langue dans ses relations avec la communauté voisine.

Ambassadeurs et négociateurs

Un cas intéressant de bilinguisme a été observé en Papouasie-Nouvelle-Guinée au sein de tribus traditionnellement hostiles, qui parlent des langues différentes mais ont besoin de se comprendre afin de régler leurs différends. Ces tribus ont pour coutume d'échanger des enfants qui apprennent alors la langue de leur tribu d'adoption en sus de la leur. Ces enfants jouent ensuite le rôle d'ambassadeurs et d'interprètes entre les

tribus. Des lois sévères garantissent de part et d'autre leur sécurité.

Les membres d'une communauté linguistique réduite entourée de groupes plus importants apprennent généralement les parlers de plusieurs de leurs voisins. Ils sont ainsi bien placés pour jouer un rôle culturel important, en tant qu'ambassadeurs, négociateurs ou intermédiaires.

Autre solution originale aux problèmes de communication: il arrive que les membres de deux, voire plusieurs communautés linguistiques très proches, apprennent à comprendre, mais non à parler, la ou les langues de leurs voisins. Chacun s'exprime alors dans sa propre langue et est compris de tous ses interlocuteurs. C'est ce qu'on appelle le bi- ou le multilinguisme passif.

Ce mode de communication est particulièrement répandu au sein des usagers des langues turques et mongoles en Asie centrale. Il se retrouve aussi dans certaines régions d'Afrique et de Nouvelle-Guinée.

Les langues véhiculaires

Les exemples mentionnés jusqu'ici impliquaient que la langue de contact fût la langue maternelle de l'un au moins des groupes en présence. Il existe cependant nombre de situations où une langue n'appartenant en propre à aucun des

interlocuteurs est utilisée entre eux comme moyen de communication. Ainsi, Européens et non-Européens — un Français, un Norvégien, un Hongrois et un Japonais, par exemple — auront tendance à communiquer en anglais. Ces langues servant de moyens de communication sont appelées langues véhiculaires, ou *lingua franca*.

Il en existe une grande variété à travers le monde. Elles ont acquis ce statut pour diverses raisons, soit qu'elles expriment un rayonnement culturel, soit qu'elles symbolisent une puissance



Ci-contre, journée de sport dans une école du Pecq (France).

A droite, paysans de l'île de Java (Indonésie) allant aux champs.



politique, ce qui les pare d'un certain prestige aux yeux des autres communautés linguistiques. Un grand nombre d'entre elles sont nées de relations commerciales établies par des usagers qui l'imposaient dans les échanges internationaux. Leurs clients étaient alors forcés de l'apprendre, ne serait-ce que dans ses rudiments, pour commercer avec eux. Le kiswahili en Afrique de l'Est, le malais en Extrême-Orient (qui tend aujourd'hui à être supplanté par l'indonésien) et plusieurs autres langues de la Nouvelle-Guinée sont de bons exemples de ce type de langues véhiculaires. Des langues iraniennes telles que le sogdian, le moyen perse puis le perse moderne furent utilisées comme *lingua francae* sur la Route de la Soie à travers toute l'Asie.

Sabirs, pidgins et créoles

La plupart de ces langues véhiculaires se sont trouvées transformées du fait de l'usage exclusivement commercial qui en était fait — mais elles ont conservé toute leur pureté dans leur communauté d'origine. Certaines sont devenues du sabir ou du pidgin, c'est-à-dire une langue d'appoint, au vocabulaire et à la syntaxe considérablement simplifiés. Le sabir en usage du 18^e au 20^e siècle en Sibérie, dans les régions

frontalières russo-chinoises, en est un excellent exemple. Plusieurs sabirs se sont aussi développés en Nouvelle-Guinée à partir des langues indigènes bien avant les premiers contacts avec les Occidentaux. Le sabir employé entre les Inuits et les Indiens du Nord de l'Alaska au 19^e siècle en constitue un autre exemple.

Beaucoup plus fréquentes toutefois sont les langues d'appoint issues d'une domination de type colonial instaurée par les représentants d'une culture métropolitaine sur une population indigène. Ces langues acquièrent par ailleurs très souvent le statut de langues véhiculaires parmi les différentes communautés linguistiques locales. Et cela est particulièrement vrai dans les régions où l'on parle une très grande variété d'idiomes, comme en Papouasie-Nouvelle-Guinée, dans certaines régions d'Afrique, dans le nord de la Sibérie et en Amérique du Sud. Les structures syntaxiques et phonologiques de ces langues d'appoint reflètent à des degrés divers des traits caractéristiques de la ou des langues indigènes, tandis que leur vocabulaire est en général fondé sur celui de la langue métropolitaine, même s'il comporte aussi des éléments indigènes. Dans les communautés où ils sont encore parlés, la plupart de ces sabirs ont fini par

supplanter la langue maternelle. C'est ce que nous appelons des langues créoles.

Il existe toutefois quelques régions du monde où certaines langues d'appoint très largement utilisées n'ont pas, ou seulement dans une très faible mesure, remplacé les langues indigènes. Autour de la Nouvelle-Guinée, par exemple, plusieurs sabirs très répandus jouent un rôle capital du fait de l'énorme diversité des langues locales. Il n'empêche que les populations autochtones restent très attachées à leurs langues maternelles, qui constituent le plus précieux symbole de leur identité ethnique et culturelle.

De nombreuses langues d'appoint en contact étroit avec les langues métropolitaines tendent à s'en rapprocher progressivement, tant du point de vue du vocabulaire que de la syntaxe, et finissent par devenir une variante dialectale de la langue de la métropole.

La puissance et le verbe

Les prétendues langues des missions constituent une autre catégorie de langues véhiculaires. C'étaient à l'origine des langues locales adoptées par les missionnaires européens comme moyen de communication avec les autochtones. Quand les missionnaires étendaient leur action au-delà de la zone de rayonnement géographique de ces langues, ils continuaient de les employer et en faisaient *de facto* des langues véhiculaires artificiellement introduites. Avec la diminution des activités missionnaires en de nombreux points du globe et la naturalisation des cultes introduits par les Européens, elles sont, pour certaines, devenues des langues véhiculaires sécularisées.

Les données du problème sont sensiblement les mêmes lorsqu'une langue indigène est adoptée comme langue officielle par une administration coloniale. La langue choisie est généralement assez répandue dans la région et jouit par ailleurs d'un certain prestige. L'administration hollandaise introduisit le malais normalisé comme langue officielle et véhiculaire dans ce qui est aujourd'hui l'Indonésie. De la même façon, le pouvoir post-colonial adopta l'indonésien, basé sur le malais, en tant que langue officielle avant même que le pays ne soit officiellement indépendant.

L'implantation de la langue quechua des Incas sur le territoire du Pérou actuel, en Amérique du Sud, est un autre exemple de langue imposée par une puissance conquérante — relativement peu de temps avant l'arrivée des Espagnols.

Les langues métropolitaines des puissances coloniales d'hier et d'aujourd'hui constituent, dans certaines régions du monde, une autre variété de langue véhiculaire. Même après que la plupart des colonies eurent accédé à l'indépendance, ces langues sont restées en usage — généralement parmi les élites intellectuelles. Elles se répandent de nouveau à travers les anciens territoires coloniaux, surtout parmi les jeunes éléments des populations, au détriment des autres langues véhiculaires, notamment des langues d'appoint. ■

Procession de dieux qui chantent ou prononcent des paroles rituelles. Détail d'une peinture zapotèque (environ 5^e-7^e siècle) ornant une tombe de Monte Albán, cité précolombienne du Mexique.





Péninsule malaise



Thaïlande



Nord de Bornéo

Langues à la carte

Ces trois cartes linguistiques (détails) viennent du Language Atlas of the Pacific Area* («Atlas linguistique de la région du Pacifique») dirigé par Stephen Wurm et Shirô Hattori et publié sous les auspices du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines, avec une contribution financière de l'UNESCO. Dans son programme de préservation et mise en valeur du patrimoine mondial, l'Organisation encourage à sauvegarder et à revitaliser les langues menacées de disparition. D'autres atlas ont paru, notamment sur les langues de la Chine et sur celles de la Corée; d'autres encore sont en préparation, en particulier sur les langues de communication interculturelle dans le Pacifique, les langues africaines et les langues autochtones d'Amérique du Sud.

* Publié par «The Australian Academy of the Humanities» en collaboration avec «The Japan Academy» (Canberra, 1981)

Distributeur: GEO CENTER, D-7000 Stuttgart 80, Postfach 80 08 30, Allemagne (télécopieur: 49 711 7889354)



SAUVER BABEL

par Peter Mühlhäusler

La diversité linguistique est une richesse dont on a souvent sous-estimé l'importance.

LA Bible nous raconte que les descendants de Noé entreprirent un jour de construire, à Babel, une tour si gigantesque qu'elle leur permettrait d'atteindre le ciel. Dieu devait punir leur présomption en brouillant la langue par laquelle ils communiquaient entre eux. La diversité linguistique serait donc un châtement divin: cette idée, qui domine la pensée occidentale depuis des siècles, fait que beaucoup de gens, aujourd'hui, sont convaincus que cette diversité est plutôt un mal qu'un bien.

J'estime au contraire qu'il s'agit d'une richesse à préserver, que des mesures urgentes s'impo-

sent pour sauver des milliers de langues minoritaires menacées par nos pratiques et nos politiques actuelles. Sinon, nous risquons de perdre à tout jamais les bénéfices de l'expérience, de la sagesse accumulée, de la vision du monde, d'une part considérable de l'humanité.

L'attrait de la langue unique

Ce n'est pas d'hier qu'on rêve de substituer à la diversité des langues humaines un seul langage compris de tous. Ce fut le rêve ardent des philosophes des Lumières et, au 19^e siècle, celui des théoriciens de langues artificielles comme le volapük ou l'espéranto, qui ont converti des millions de fidèles dans le monde entier. Bon nombre d'espérantistes ont même cru, à un moment, que leur langue d'adoption deviendrait à terme non seulement la langue d'appoint commune à l'humanité, mais *la* langue universelle.

La notion moderne d'Etat-nation renforce la position des adversaires du pluralisme linguistique: une langue unique apparaît souvent comme un ciment indispensable de l'unité nationale. En 1789, le français était la langue maternelle d'une minorité d'habitants du royaume, alors qu'aujourd'hui les citoyens français non francophones ne sont qu'une infime minorité. Le scénario unificateur n'affecte pas seulement l'Europe: en Indonésie, le bahasa indonesia est passé du statut de langue minoritaire à celui de langue principale, et bientôt majoritaire.

Il n'est pas exagéré de dire que l'adoption d'une langue nationale unique, qu'il s'agisse d'une langue importée comme l'anglais, le français, le chinois ou le russe, ou de consolidation récente comme le philippin, est le prélude indispensable à toute modernisation. Encore faut-il que cette langue se prête à la traduction dans les deux sens, c'est-à-dire qu'elle soit capable d'exprimer les

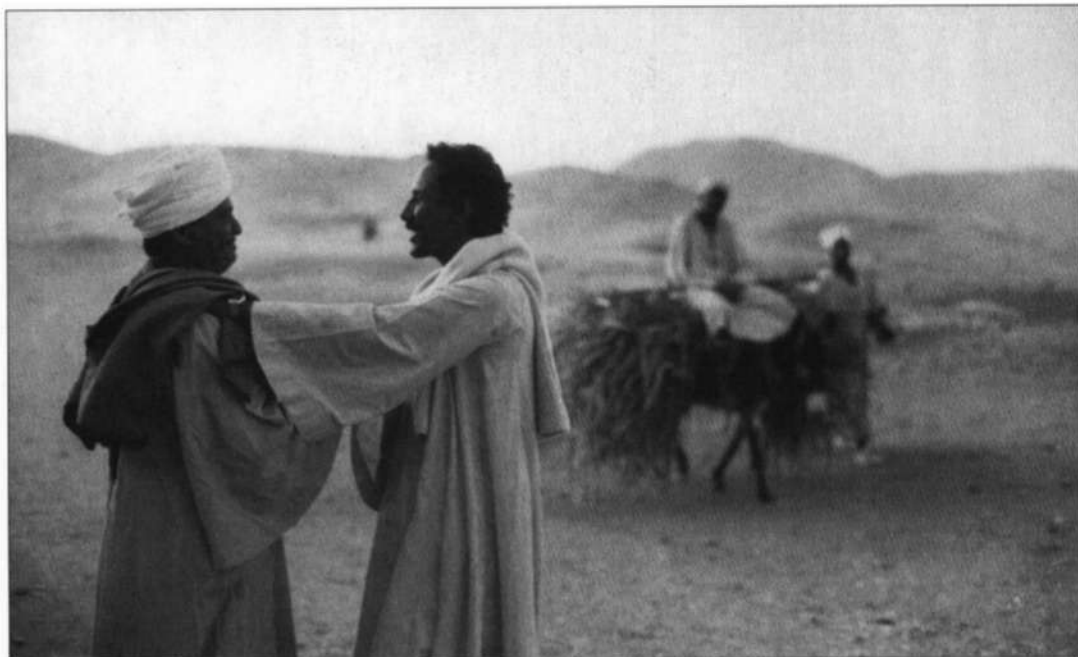
concepts et les distinctions de nos civilisations «modernes». Malheureusement, cela signifie la condamnation implicite des langues minoritaires considérées comme dépassées et inadaptées.

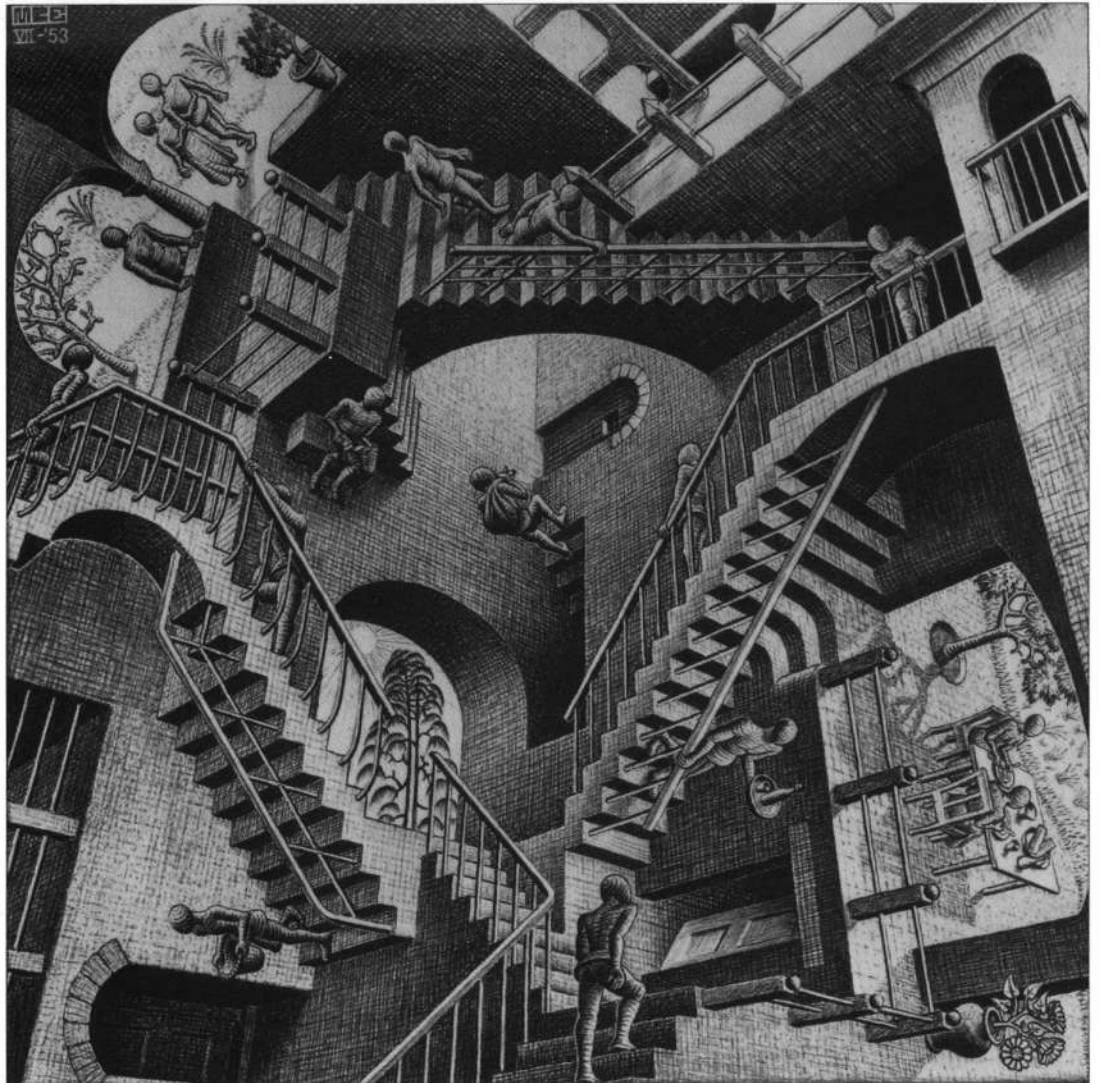
Le mécanisme réducteur qui est à l'œuvre dans l'univers linguistique n'est pas très différent de celui qui tend à l'appauvrissement de la diversité biologique sur notre planète. Dans les deux cas, on est confronté à des gens qui agissent avec les meilleures intentions du monde — réduire le coût de la communication pour les uns, nourrir une population mondiale toujours plus nombreuse pour les autres — mais n'ont qu'une idée assez sommaire de ce qu'est la diversité et de ce qu'elle nous apporte.

Certes, depuis quelques années on commence à se rendre compte de l'importance vitale de la biodiversité, et les voix préconisant le maintien de la diversité linguistique et culturelle commencent elles aussi à se faire entendre. Mais le grand public n'est pas vraiment concerné, et les partisans de l'écologie linguistique ne trouvent pas le même écho que les défenseurs des espèces animales ou végétales menacées. Leur combat est-il si différent? Rappelons d'abord que la diversité contemporaine est l'aboutissement d'un très long processus, qui remonte à des millions d'années pour les espèces biologiques, à cent mille ans au moins dans le cas du langage; une fois perdue, elle ne sera pas facile à retrouver, en dépit des prouesses du génie génétique et de la linguistique expérimentale. Ajoutons que ces deux formes de diversité sont également fonctionnelles: les quelque dix mille langues encore parlées aujourd'hui reflètent toutes un effort d'adaptation à l'environnement naturel (et social, en l'occurrence) comparable à celui des espèces. Elles sont le fruit d'une spécialisation toujours plus poussée pour s'adapter au maximum à un monde qui évolue sans cesse.

A gauche,
La Tour de Babel (1990),
acrylique sur toile de
l'artiste français Robert
Combas.

Ci-dessous, salutation
dans le désert (Egypte).





Monde unique ou pluriel?

Pour comprendre la nature de cette adaptation, il faut revenir sur les rapports entre le langage et le monde. Deux grandes théories s'affrontent à ce sujet. La première procède de l'étiquetage ou de l'inventaire cartographique: l'univers est un tout formé de multiples éléments et chaque langue se contente d'apposer des étiquettes différentes sur les mêmes éléments. La différence entre les langues serait donc essentiellement lexicale et se prêterait à une traduction quasi littérale.

Une deuxième théorie prétend à l'inverse que le langage est le support essentiel de notre vision et de notre reconstruction du monde. Autrement dit, on ne perçoit pas le même monde quand on ne parle pas la même langue, car chaque langue a sa manière unique et bien à elle de filtrer, d'analyser et de décrire les multiples aspects de la réalité.

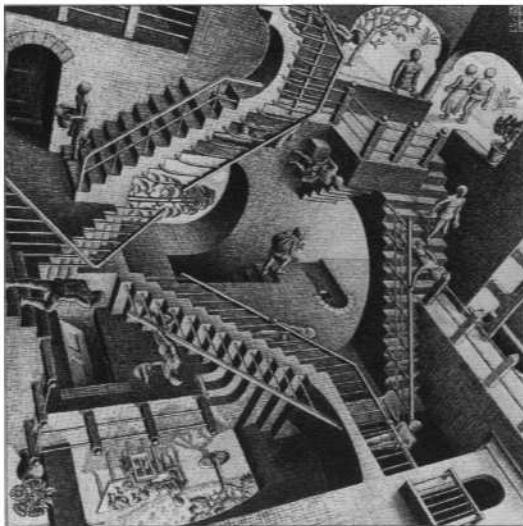
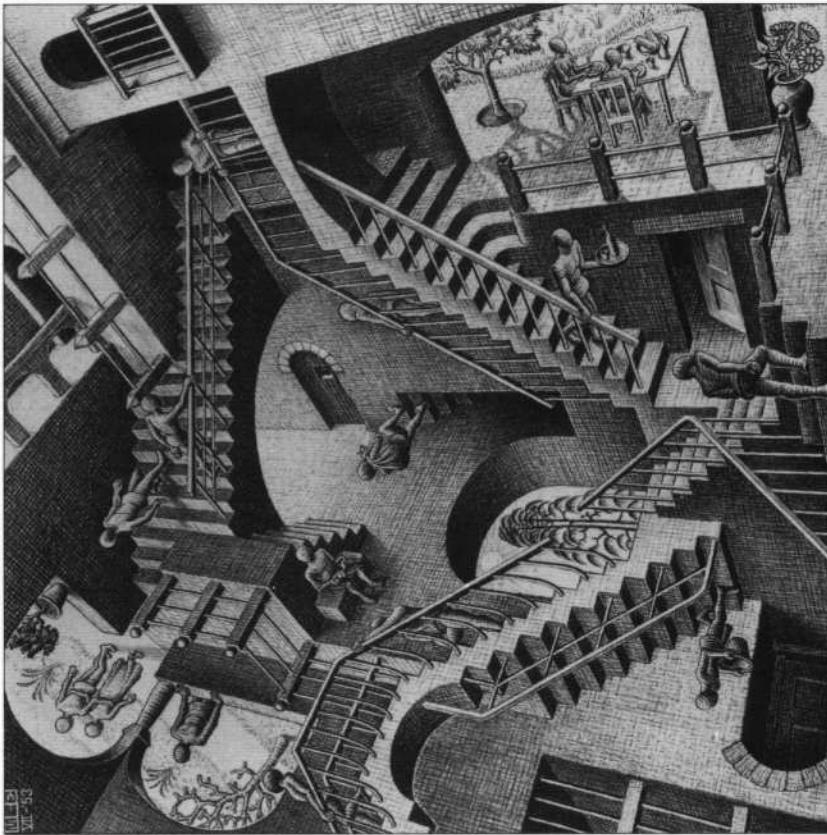
Si cette théorie est fondée, nous devons accepter que le monde soit une réalité infiniment complexe dont chaque langue ne propose qu'une explication partielle et qui ne puisse donc être appréhendée qu'en multipliant les approches. Si l'on considère que chaque langue est l'aboutissement

des efforts millénaires d'une partie de l'humanité pour comprendre le monde, on commence à entrevoir en quoi la diversité linguistique est beaucoup plus une richesse qu'un handicap.

Chaque langue a bien des moyens de communiquer sa perception spécifique de la réalité: différences au niveau du vocabulaire, des tournures grammaticales, mais aussi de la distinction entre le réel et l'imaginaire.

Au fond, le savoir humain repose essentiellement sur les critères de définition des similitudes et des différences. Par exemple, un médecin doit savoir si les éruptions cutanées de deux patients sont le symptôme de la même maladie. Les psychologues ont besoin de savoir si divers comportements traduisent ou non le même état psychologique, et les biologistes doivent pouvoir déterminer quels animaux appartiennent à la même espèce. Dans bien des cas, on ne dispose pas de critères infaillibles et les décisions s'appuient sur les références lexicales dont on dispose.

Un exemple évident est celui du nom des couleurs, dont les nuances peuvent varier considérablement d'une langue à l'autre. Si l'on parle une langue qui ne distingue pas entre le bleu et le vert (comme le gallois, qui utilise indifféremment le mot



La Relativité (1953),
lithographie
du graveur néerlandais
Maurits Cornelis Escher
(1898-1972).

glas), on ne fera pas non plus très attention à cette différence dans la vie courante. Les noms botaniques varient aussi considérablement d'une langue à l'autre, surtout s'il s'agit de plantes qui jouent un rôle culturel très important. Certaines langues de Nouvelle-Guinée ont ainsi des douzaines de noms différents pour désigner les feuilles d'une certaine famille de plantes, selon qu'elles sont destinées au tissage, à la décoration, à la magie ou à d'autres fins. On observe d'ailleurs le même souci de précision dans le vocabulaire spécialisé de certains groupes socio-professionnels en Occident: mécaniciens, peintres, médecins ou financiers.

Renoncer brutalement à toutes les distinctions élaborées patiemment par les spécialistes au

cours des siècles appauvrirait considérablement notre langue maternelle, qui se condamnerait à ne plus utiliser que les mots génériques. L'abandon de la diversité linguistique à l'échelle mondiale aurait un peu les mêmes conséquences: avec les vocabulaires spécialisés, ce sont des pans entiers du savoir humain sur des phénomènes comme les types d'enneigement, les plantes médicinales, la prévision du temps ou l'éducation des enfants qui disparaîtraient.

La langue et les structures de la parenté

Les oppositions linguistiques et culturelles sont particulièrement évidentes dans le domaine des liens de parenté, de leur expression et de leur signification dans les différents langages. Ainsi, le mot «sœur» en français est exclusivement féminin alors que dans le dialecte tok pisin de Papouasie-Nouvelle-Guinée, qui exprime la conception mélanésienne du monde, ce mot s'applique au frère ou à la sœur de sexe opposé. Ainsi, la petite fille est la sœur de son frère, mais celui-ci est également «sœur» de sa sœur. Dans le même ordre d'idées, certaines langues aborigènes d'Australie et du Pacifique utilisent le même mot pour désigner le grand-père et le petit-fils, ce qui dénote une similitude de statut social. Ce type d'assimilation renforce la solidarité et minimise les conflits de génération au sein du groupe. Le vocabulaire relativement pauvre des langues occidentales est impuissant à rendre toute la complexité des liens de parenté au sein des familles élargies. Dans ce sens, on peut dire que le recul des langues indigènes au profit d'une langue «moderne» est lié à l'éclatement des sociétés traditionnelles.

Les noms des parties du corps peuvent également différer d'une langue à l'autre. Dans certaines régions d'Afrique de l'Ouest par exemple, le mot «main» désigne aussi l'avant-bras, voire le bras entier. C'est pourquoi, quand on s'y serre la main, on agrippe en fait l'avant-bras. Et je me souviens qu'en apprenant l'allemand à l'école, j'ai eu du mal à faire la distinction entre «pied» et «jambe», qui n'existait pas dans le dialecte que je parlais à la maison. Pour les Mélanésiens, les chiens ont deux bras et deux jambes et un mille-pattes est littéralement un «mille-bras».

Jusqu'ici, nous avons parlé de différences dans le vocabulaire et la perception de réalités concrètes. Mais il existe des réalités moins tangibles dont la perception est encore plus étroitement tributaire du langage: je veux parler des émotions et des états d'âme. Par exemple, le français «bien-être» ne rend que très approximativement la *Gemütlichkeit* germanique, et dans une même langue «dépression» n'a pas vraiment les mêmes connotations que le vieux «mélancolie». Et si certaines langues polynésiennes n'ont pas de mot pour désigner la dépression ou la tristesse, c'est peut-être parce que ces états d'âme sont inconnus des habitants de ces îles fortunées.

La langue est encore plus directement associée à l'évolution de la pensée philosophique ou religieuse. C'est elle qui donne toute leur force à des notions comme le solipsisme, «théorie selon laquelle il n'y a pas pour le sujet pensant d'autre réalité que lui-même», ou aux éléments des systèmes d'explication de la réalité, comme «phonème» en linguistique ou le «phlogistique» pour les savants du 18^e siècle. Certaines langues polynésiennes ont plusieurs mots pour désigner la mort, depuis la perte de conscience initiale jusqu'à la décomposition finale. La pratique de la double inhumation renvoie sans doute à cette distinction linguistique.

Les formules de politesse sont un autre domaine où les langues affirment leur différence. Tous les anglophones qui apprennent le français connaissent la difficulté de choisir entre «tu» et «vous» pour traduire le pronom passe-partout «you», selon le degré de familiarité ou de respect pour la personne à qui l'on s'adresse. Et entre le singulier et le pluriel, certaines langues ne font aucune distinction alors que d'autres, aux îles Fidji par exemple, doivent préciser à tout propos qu'on parle de «deux», «trois» ou «quelques» personnes ou objets. Dans les montagnes de Nouvelle-Guinée, quelqu'un qui prononce une phrase aussi simple que «la truie a brisé la clôture» doit obligatoirement indiquer grâce à certains suffixes grammaticaux s'il en a été personnellement témoin, s'il l'a entendu dire ou s'il l'a déduit des empreintes de l'animal, par exemple.

Diverses grilles de la réalité

Certaines langues sont si précises quand il s'agit d'exprimer des distinctions sociales, des quantités ou la crédibilité d'une information qu'elles suscitent d'intéressants cas de figure. Comment rédiger, par exemple, des annonces publicitaires en aiwo, une langue parlée aux îles Salomon dans laquelle un préfixe s'applique automatiquement à tous les objets inutiles? Et si l'on voulait désigner dans une telle langue une centrale nucléaire, ne faudrait-il pas créer un préfixe identifiant les objets présentant un risque potentiel?

L'influence de certaines distinctions sémantiques est si forte qu'elle aboutit à des interprétations très contrastées de la réalité, selon qu'elles privilégient les objets plutôt que les processus et vice-versa. Ainsi, la plupart des grandes langues européennes privilégient plutôt les objets, en vertu d'une tendance très prononcée à substantifier, à changer en notions abstraites les verbes d'action. Par exemple, le propos de la linguistique pour les Occidentaux n'est pas «l'action de parler» mais l'objet appelé langage. Dès lors, même si le fait de parler implique toujours des êtres, et des êtres en situation, le mot abstrait «langage» renvoie plutôt à un objet susceptible d'être analysé en dehors de tout contexte.

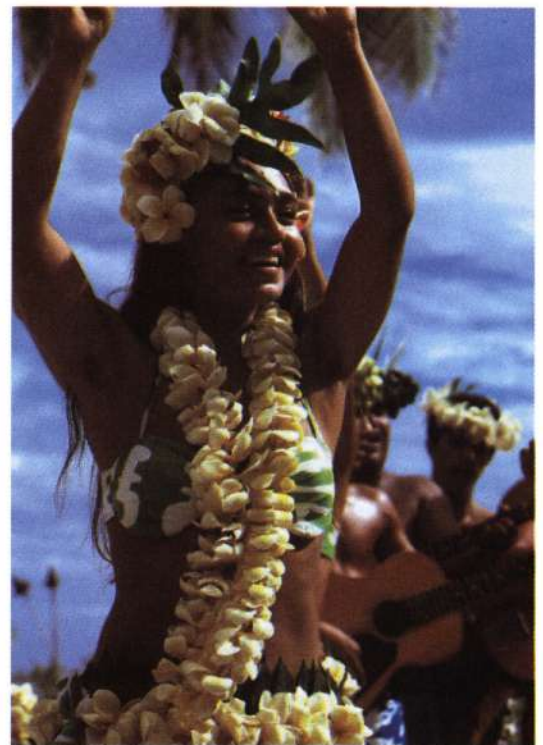
Les langues occidentales sont aussi résolument causatives, en ce sens qu'un verbe comme

«enseigner» ou «soigner» signifie en fait «être cause de progrès scolaires ou de guérison». Mais on peut trouver tout aussi justifiée l'approche «associative» de certaines langues comme le wintu, parlé en Californie, qui s'intéresse davantage aux flux événementiels. Dans une telle optique, on dira que le médecin participe à la guérison du malade et le professeur au progrès de l'élève. Rien ne permet de dire si le résultat final est moins satisfaisant pour autant.

Enfin, chaque langage a ses propres métaphores qui déterminent notre mode de pensée. En Occident, par exemple, on entend souvent dire que «le temps, c'est de l'argent», d'où la pratique qui consiste à facturer les heures de travail, l'idée qu'on économise de l'argent en «gagnant» un temps qu'il est de toute façon ruineux et aberrant de «perdre». Bien entendu, une telle métaphore n'a pas cours dans les sociétés archaïques non monétaires où l'on a d'autres critères que le temps de travail pour mesurer la valeur et le profit. Une autre métaphore très usitée chez nous est celle de «règle», l'idée d'un système abstrait de l'Univers qui édicterait les «lois» de la nature. Bon nombre de savants prennent d'ailleurs cette idée au pied de la lettre quand ils prétendent découvrir les «lois» de la nature, prétention récemment battue en brèche par les théoriciens du chaos organisé. De même, les récentes recherches sur le système nerveux semblent remettre en question le dogme présidant depuis des décennies aux études linguistiques selon lequel le mécanisme d'apprentissage du langage obéirait à la logique des stimuli. On peut donc penser que des chercheurs appartenant à des cultures moins obsédées par l'enchaî-

A droite, danseuse de l'université des Beaux-Arts de Phnom Penh (Cambodge). Avant chaque représentation, la robe précieuse qu'elle portera est montée et ajustée directement sur elle.

Ci-dessous, femme de Tahiti (Polynésie française).





nement systématique des effets et des causes pourront ouvrir des perspectives nouvelles à la recherche scientifique.

Il s'agit bien entendu de la langue de l'environnement, qui montre bien tout ce que nous avons à apprendre du pluralisme linguistique. A cet égard, les langues occidentales sont relativement pauvres: il suffit de comparer les quelques noms de plantes comestibles que peut citer l'Européen moyen aux centaines de plantes différentes connues de n'importe quel Indien d'Amérique du Sud.

La percée politique des «Verts» coïncide avec un enrichissement du vocabulaire écologique, avec des mots comme «biodiversité», «recyclage» ou «essence sans plomb». mais cela ne traduit pas forcément un approfondissement de la réflexion sur l'environnement. Ainsi, le mot «ressources» a longtemps occulté la différence entre ressources renouvelables et non renouvelables; quant au clivage entre l'homme et ce qui l'entoure, implicite dans le mot «environnement», il correspond à une distinction absente dans bien des langues du monde.

La double tendance des langues occidentales à l'anthropocentrisme et à l'abstraction amène naturellement à penser que la meilleure façon d'agir est de s'attaquer méthodiquement à un problème après l'autre plutôt que d'essayer d'appréhender la globalité, comme d'autres langues auraient tendance à le suggérer.

Tout aussi symptomatique est le caractère

indifférencié du rapport de dépendance en français, par exemple, où j'emploierai le même pronom possessif pour dire «mon enfant» (qui dépend de moi), «mon père» (dont je dépends) et «mon mari» (interdépendance mutuelle). La langue barrai de Nouvelle-Guinée marque cette distinction par des formes pronominales différentes, et il est intéressant de constater que pour dire «ma terre» en barrai, on utilise la troisième forme, celle qui dénote un rapport de dépendance mutuelle, la nécessité d'un équilibre entre l'homme et sa terre. Les métaphores occidentales pour parler de la nature reposent au contraire sur l'idée implicite que l'homme est une espèce à part, qui domine et exploite le reste de l'Univers à son seul profit. Comparer la terre à un vaisseau spatial est une autre manière inconsciente d'exprimer la prédominance de l'homme, de même que l'idée de «gestion de l'environnement» ou de «bilan écologique» nous renvoie à celle de l'homme propriétaire du monde.

Je me demande pour finir si les Occidentaux ne sont pas enfermés dans le cadre de leurs habitudes de langage et si ce n'est pas la raison pour laquelle la réflexion éco-scientifique marque le pas. A cet égard, le discours sur l'environnement met en évidence les dangers de l'hégémonie linguistique et culturelle et vient nous rappeler combien nous avons besoin d'une multitude d'approches — et de langues — pour appréhender et apprivoiser la réalité complexe et mouvante de l'Univers.

PETER MÜHLHÄUSLER,

linguiste allemand, a enseigné sa spécialité à l'Université de Berlin, puis à l'Université d'Oxford (Royaume-Uni). Titulaire depuis 1992 de la chaire de linguistique de l'Université d'Adelaïde, il est membre de l'Académie australienne des sciences sociales.

DILEMME NIGÉRIAN

par Ayo Bamgbose

Dans un pays où 400 langues sont en usage, choisir une langue de communication moderne est chose délicate.

Il est rare que les pays en développement accordent de l'importance aux problèmes linguistiques, sauf quand ils deviennent d'une actualité politique brûlante. Le Nigéria ne fait pas exception, et il faut reconnaître que l'opinion publique s'y occupe davantage des difficultés économiques que des questions de langues.

Pourtant, divers troubles sociaux, économiques et politiques depuis l'indépendance ont montré que ces questions étaient déterminantes pour la stabilité du pays. Elles se retrouvent donc au centre des préoccupations des deux assemblées constituantes, du débat politique en général et des textes constitutionnels successifs depuis 1960.

Comme la plupart des pays d'Afrique, le Nigéria est un pays multilingue où l'on parle quelque 400 langues (et non pas des dialectes), dont trois toutefois, le haoussa, l'ibo et le yorouba, sont parlées par près de la moitié des 88,5 d'habitants du pays — auxquels il faut ajouter les 10% de Nigériens qui parlent une langue minoritaire en même temps qu'une au moins des trois langues principales.

Cette distinction est d'ailleurs trompeuse, car outre les trois langues principales, une dizaine d'autres sont les langues vernaculaires de certains Etats: kanouri, ibibio, éfik, tiv, ijo, édo, fulfuldé, urhobo, noupé et igara. Quant aux langues minoritaires, elles ne sont pas pour autant mineures, puisque la somme de leurs locuteurs représente un pourcentage non négligeable de la population. Fonctionnellement, on peut donc distinguer trois types de langues au Nigéria: les trois langues à vocation nationale, la dizaine de langues parlées dans tel ou tel Etat, et enfin les multiples langues ethniques importantes au niveau local.

AYO BAMGBOSE,

ancien professeur de linguistique de l'université d'Ibadan (Nigéria), collabore depuis trente ans aux recherches menées dans ce domaine en Afrique de l'Ouest. On lui doit notamment une *Grammaire yorouba* (1966), ainsi que de nombreux ouvrages, dont *Mother Tongue Education: The West African Experience* («L'enseignement dans la langue maternelle en Afrique de l'Ouest», Holders & Stoughton/UNESCO, 1976) et *Language and the Nation* («Langue et nation», 1991).



Diversité et forces centrifuges

Le plurilinguisme est souvent considéré comme un problème par les gouvernements. Le Nigéria, avec ses centaines de langues et la tentation persistante du séparatisme et du tribalisme, est évidemment désireux de renforcer l'unité nationale. Une idée reçue tendrait à associer plurilinguisme et séparatisme. Or, il convient de souligner que ce ne sont pas les différences de langues en elles-mêmes qui alimentent le séparatisme, mais leur association politique avec les particularismes ethniques. Fort heureusement, le Nigéria a échappé à la tentation trop répandue d'exploiter ce préjugé pour persécuter les locuteurs de langues minoritaires.

Une autre idée reçue voudrait que l'adoption d'une langue unique soit un facteur d'unité



nationale. Au Nigéria, c'est l'anglais, hérité du colonisateur, qui semblerait le mieux placé pour jouer ce rôle. Il occupe une position très solide en tant que langue de l'administration et de l'enseignement, qui a contribué à « rapprocher » les élites des différents groupes ethniques, tout en jouissant d'un statut de langue « neutre » puisque n'appartenant à aucun d'entre eux. Malheureusement, une langue commune ne peut être un facteur d'unité que si d'autres facteurs de cohésion rapprochent les communautés qui la parlent, et aucune langue ne peut être vraiment « neutre » puisqu'elle véhicule forcément un certain bagage culturel.

Pour en revenir à la politique linguistique du Nigéria depuis l'indépendance, on peut dire qu'elle s'efforce de répondre à trois questions: quelle peut être la langue officielle du pays? A

quelle langue accorder le statut de langue nationale? Quelle langue utiliser comme vecteur de l'enseignement?

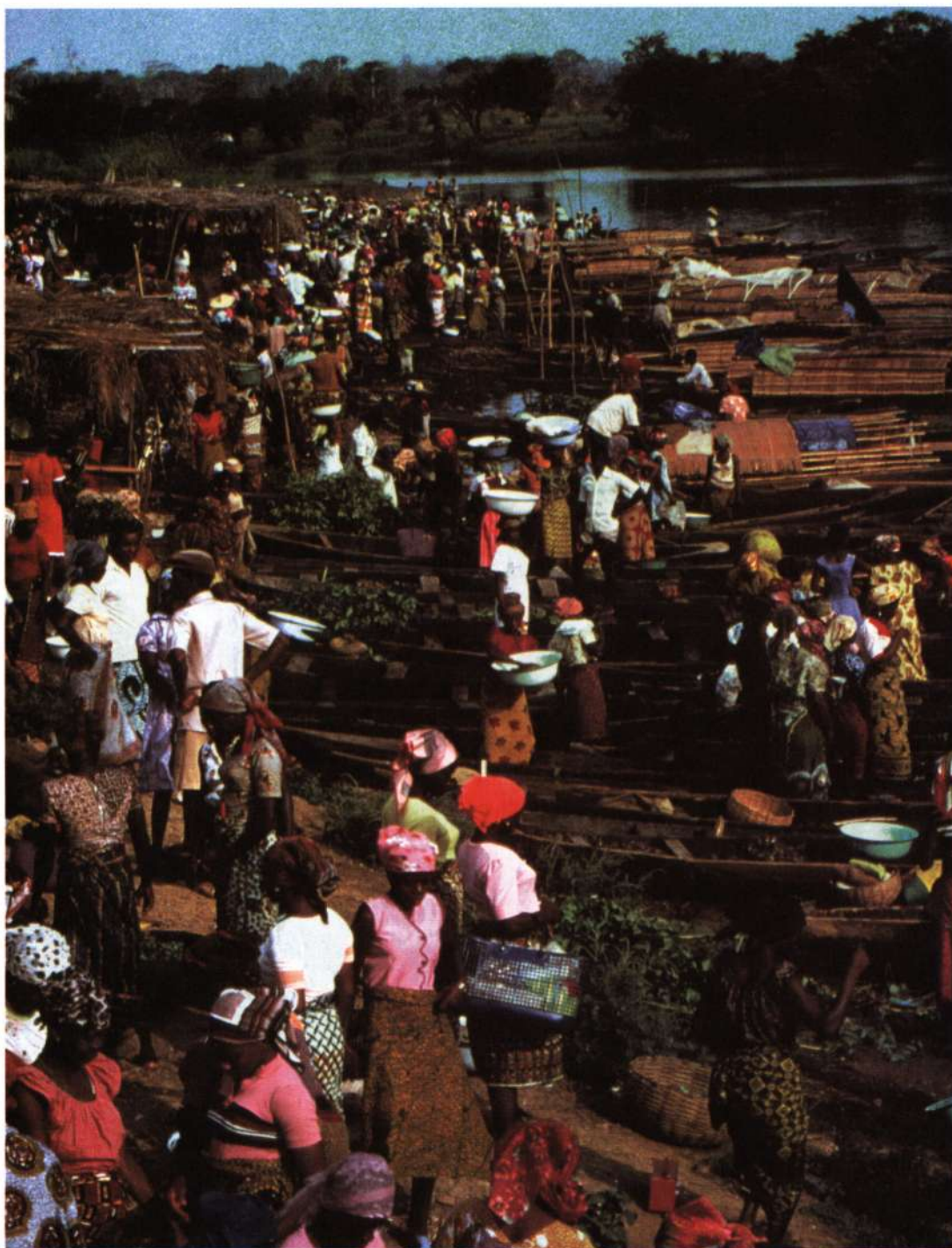
L'anglais: une domination écrasante

Pour certains, la question est déjà réglée: le fait que l'anglais ait été imposé par la puissance coloniale comme langue officielle omniprésente interdit tout retour en arrière. Et l'anglais occupe effectivement une position hégémonique: c'est la langue du gouvernement et de l'administration, y compris des débats aux assemblées nationale et régionale, de l'enseignement à presque tous les niveaux, de la plupart des médias, de la science et de la technique, ainsi que celle de nombreux écrivains et poètes nigériens. Même le débat pour ou contre le maintien de l'anglais a lieu... en anglais!

Les tentatives en vue d'inverser le courant n'ont guère été concluantes. Par exemple, la constitution de 1979 prévoit que les trois principales langues africaines pourront être utilisées comme langues de travail à l'Assemblée nationale, après certains aménagements préalables: traduction des textes législatifs de base, formation de traducteurs et d'interprètes, installation de cabines d'interprétation et d'imprimantes, recrutement de procès-verbalistes. Comme jusqu'ici seule la première de ces mesures a été appliquée, l'anglais demeure l'unique langue de travail de l'Assemblée nationale.

On parle aussi beaucoup de temps à autre de

créer une sorte de *lingua franca* qui deviendrait la langue nationale. Bien entendu, tout le monde aimerait qu'une langue africaine devienne langue officielle du Nigéria, mais laquelle? Plus personne n'est d'accord quand il s'agit de décider laquelle des 400 langues recensées occupera cette enviable position. Les petits groupes linguistiques redoutent d'être politiquement, économiquement et culturellement absorbés par ceux qui parlent les langues majoritaires, lesquels militent évidemment chacun pour sa propre langue. Pour sortir de l'impasse, certains vont jusqu'à proposer de créer un langage artificiel hybride empruntant des éléments à toutes les langues



Ci-contre, le marché de Calabar.

Page de droite, affiches électorales sur un mur de la ville d'Onitsha.



africaines, ou d'adopter arbitrairement l'une des langues les plus minoritaires pour mécontenter tout le monde en ne privilégiant personne.

La difficulté d'un tel choix a incité d'autres linguistes à proposer d'adopter comme langue nationale soit l'anglais, déjà langue officielle, soit une grande langue étrangère africaine comme le kiswahili d'Afrique de l'Est. En attendant, le gouvernement s'efforce d'encourager l'enseignement dans trois grandes langues africaines, dans l'espoir que l'une d'entre elles finira par s'imposer comme langue majoritaire. Bien entendu, cela signifie que l'anglais continue à jouer le rôle de langue nationale de fait, sinon de droit. Certains envisagent d'importer au Nigéria le modèle suisse, où trois langues officielles (le français, l'allemand et l'italien) cohabitent avec une langue régionale (le romanche). Cette solution, si coûteuse qu'elle puisse être, permettrait en tout cas de sortir d'une situation qui fait de l'anglais une sorte de langue nationale par défaut.

L'éducation, clé du changement

Il est long et difficile de modifier les habitudes de langage, mais l'éducation a son rôle à jouer: c'est pourquoi la politique linguistique du pays est étroitement liée au système d'enseignement.

La politique officielle dans ce domaine repose sur quelques grands principes: égalité d'accès à l'enseignement quelle que soit la langue, instruction poussée dans la langue maternelle, maîtrise de l'anglais et bilinguisme dans deux langues africaines.

On s'efforce d'assurer l'égalité d'accès à l'éducation pour toutes les langues en débutant l'enseignement primaire dans la langue maternelle de l'enfant ou, à défaut, dans la langue de sa communauté. L'alphabétisation des adultes s'effectue également dans la langue locale, ce qui fait qu'aucune langue ne risque d'être ignorée simplement parce qu'elle est minoritaire. Mais les difficultés matérielles existent: certaines langues n'ont pas encore d'écriture ou de corpus écrit suffisant pour permettre leur enseignement. Dans ce cas, on se rabat sur la langue de la communauté la plus proche. La situation évolue d'ailleurs constamment car les linguistes nigériens procèdent à une description systématique des langues locales du pays pour les doter d'une écriture.

L'enseignement de base dans la langue maternelle correspond à l'acquisition des rudiments de l'écriture, de la lecture et du calcul et à l'utilisation de cette langue au cours des trois premières



Classe dans une école d'Aba, ville voisine du littoral.

années du cycle primaire. Mais outre les obstacles déjà mentionnés, l'attitude des parents n'est pas toujours très coopérative, et beaucoup d'enfants des familles les plus huppées sont envoyés dans des écoles payantes où l'enseignement se fait en anglais.

L'anglais précisément, est enseigné dès la première année du primaire et devient par la suite la langue d'étude de tous les Nigériens. Pourtant, on entend souvent dire que le niveau général de l'anglais au Nigéria n'est pas très bon, ce que semblent corroborer les résultats des examens d'aptitude et d'entrée à l'université. Cela serait dû au fait que l'enseignement de l'anglais est dissocié de l'enseignement de la langue maternelle. Effectivement, là où les deux coexistent, les résultats sont nettement meilleurs. Comme quoi ce n'est pas seulement le temps passé à apprendre une langue qui compte, mais surtout la manière dont on l'enseigne.

L'inconvénient du système actuel est qu'il repose sur l'idée que tout instituteur est un bon professeur d'anglais, alors que certains ont un niveau de langue parlée et écrite tout à fait insuffisant. Les tentatives visant à créer des postes de professeurs d'anglais spécialisés à côté de ceux d'instituteurs enseignant les autres matières dans la langue maternelle ont donné d'excellents

résultats, tant pour ce qui est de la maîtrise de la langue maternelle que de celle de l'anglais.

L'obligation pour tout enfant nigérian d'apprendre au moins l'une des trois grandes langues vernaculaires africaines est censée faciliter l'apparition d'une lingua franca nigériane. Elle s'applique en théorie dès le secondaire, en fonction des enseignants disponibles. Dans la réalité, beaucoup d'établissements s'appuient sur cette clause pour tourner la loi, et l'administration de certains Etats n'a fait aucun effort pour recruter les enseignants requis à cette fin. On a préféré des demi-mesures comme le recrutement de locuteurs sans vraie formation pédagogique pour enseigner les rudiments de la langue parlée, avec des résultats désastreux. Le manque évident d'enthousiasme pour cette politique paraît lié à une attitude ambivalente dès que se pose le problème de la langue nationale.

Pourtant, les Nigériens sont conscients de l'importance des problèmes linguistiques du pays, et certains ont entrepris de s'y attaquer en formulant des politiques linguistiques souvent ingénieuses, mais ce qui fait défaut, c'est la volonté politique de les appliquer. Peut-être parce qu'on se heurte là au scepticisme non seulement de la population, mais aussi des responsables eux-mêmes. ■

ESPACE VERT

LE COURRIER DE L'UNESCO — FÉVRIER 1994



ANGKOR PEUT-IL ÊTRE SAUVÉ?

PAR FRANCE BEQUETTE

Sous l'aile de l'avion, au soleil couchant, les larges douves marécageuses piquetées d'aigrettes blanches, les trois rectangles des galeries couvertes, les terrasses et les cinq hautes tours sculptées d'Angkor Vat se teintent de rose. Nous avons le privilège de survoler le plus connu des temples de l'ensemble unique au monde que constitue Angkor — en khmer

ancien: «la ville» ou «la capitale». Au nord-ouest du Cambodge, entre le plateau de Kulen et le lac Tonlé Sap, dans une plaine d'environ 200 km², une douzaine de rois khmers ont construit, du 9^e au 12^e siècle, sept capitales comportant des dizaines de temples. Certains sont enfouis dans la jungle, doublement inaccessibles en raison de la présence des Khmers rouges qui,

Dans certains cas, les restaurateurs ont délibérément choisi de laisser les ruines aux «mains» puissantes des arbres géants. Ici les racines d'un fromager enserrent des vestiges du temple de Ta Prohm.

ANGKOR PEUT-IL ÊTRE SAUVÉ?

après avoir pris le pouvoir de 1975 à 1978 et massacré plus d'un million de Cambodgiens, ont trouvé refuge dans cette zone frontalière de la Thaïlande. De ces capitales, il ne reste que les temples. En effet, seuls les dieux avaient alors droit à la pierre ou à la brique; il ne subsiste aucun vestige des palais et des maisons, qui étaient de bois.

CHAUVES-SOURIS ET TOURISME SAUVAGE

Ici, ce n'est pas la furie des hommes qui a vaincu une architecture d'une incroyable richesse, mais la nature. Le climat tropical humide et chaud a encouragé la croissance désordonnée des fromagers et des ficus, appelés aussi «figuiers des ruines», dont les racines «étranglent» les monuments. Aujourd'hui, les principaux temples ont été affranchis de la végétation qui les enserrait. Seul, le temple de Ta Prohm a été délibérément laissé à l'épaisseur des verdure, en l'état où le missionnaire français Charles Bouillevaux, puis le naturaliste Henri Mouhot l'ont découvert au milieu du siècle dernier. En effet, dès 1898, date de la création de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO), des archéologues se sont relayés sur le site. Patiemment, ils ont débroussaillé, démonté puis remonté les monuments et créé en 1907 la Conservation d'Angkor où ont été transportées les statues les plus menacées.

«Il n'y a guère au monde d'ensembles comparables à celui d'Angkor pour le nombre, la grandeur et la perfection des édifices», a écrit Bernard Philippe Groslier, de

l'EFEO, ancien Conservateur des lieux. Mais ce chef-d'œuvre est en grand péril. Aussi, en 1989, les quatre principaux partis politiques du Cambodge ont-ils demandé à l'UNESCO de coordonner l'aide internationale destinée à protéger les monuments d'Angkor. En décembre 1992, Angkor était inscrit sur la liste du Patrimoine mondial. Toutefois, le comité du Patrimoine mondial de l'UNESCO, conscient des énormes problèmes posés par sa conservation, a assorti cette inscription d'un certain nombre de conditions: la création d'un cadre légal, d'un plan de gestion et d'une autorité ayant les moyens de gérer toute la région d'Angkor. La première tâche de l'Organisation a été d'aider le gouvernement à établir une Autorité du Cambodge pour la protection du patrimoine national, adoptée en février 1993. D'autre part, l'UNESCO a travaillé avec des experts cambodgiens et un groupe d'experts internationaux à un Plan de zonage et d'aménagement de l'environnement du site d'Angkor (ZEMP) destiné aux pouvoirs publics, aux donateurs et aux personnes vivant sur place, comme aux visiteurs. Ce plan, très complet, passe en revue aussi bien les atouts que possède Angkor que les menaces qui pèsent sur ce site unique.

Ces trésors archéologiques sont notamment menacés par les lichens, les algues microscopiques et les bactéries qui prolifèrent dans les déjections des nombreuses chauves-souris habitant les ruines. Le ZEMP évoque également l'action destructrice des pluies de mousson, de la végétation et des variations de la nappe d'eau souterraine, qui influent sur la stabilité des constructions. S'y ajoutent le développe-

ment anarchique de l'agriculture après déforestation ainsi que la venue de milliers de touristes, entraînant la construction d'infrastructures hôtelières actuellement inadaptées aux normes internationales. Si l'économie de la région a cruellement besoin des profits du tourisme, elle peut aussi considérablement en souffrir. Angkor est une «nouvelle» destination que les agences de voyage ajoutent au circuit comprenant la Thaïlande, le Laos et le Vietnam.

En 1992 les statistiques révèlent que 35 000 touristes se sont rendus à Siem-Réap, centre d'excursions vers les temples. Si les prévisions se confirment, de 300 à 700 000 visiteurs étrangers et de 100 000 à 500 000 visiteurs cambodgiens devraient se rendre à Angkor dans les cinq années à venir. Un gros marché que se disputent déjà officiellement quatorze grandes chaînes hôtelières. Ici, l'inquiétude grandit car deux hôtels avaient été déjà construits en bordure des douves d'Angkor Vat, sans égards pour le site. Les Khmers rouges les ont réduits en cendres. A quand les jeux nautiques, les parcs d'attraction et les néons scintillants?

Pour éviter ce sacrilège, tout en permettant un développement durable de la région, le ZEMP propose de définir des zones. Une protection maximale serait assurée aux Parcs d'Angkor, qui seraient eux-même entourés d'une Réserve culturelle d'Angkor. Les Parcs comprendraient cinq des anciennes capitales, telles qu'Angkor Vat, Angkor Thom, Preah Khan par exemple. Aucune restriction, par contre, ne devrait être imposée aux nouveaux arrivants qui viendraient s'ajouter aux 350 000 habitants déjà présents, à leurs pratiques agricoles ou à la gestion de leurs forêts.

MINAGE ET PILLAGE

Dans le domaine de l'eau, il y a également fort à faire pour qu'Angkor retrouve son titre de «capitale de l'hydraulique». La prospérité des premiers empires d'Angkor était étroitement liée à l'irrigation. Un lacs de digues et de canaux permettait de contrôler les inondations et d'arroser en saison sèche grâce à de grands réservoirs, les barays, qui ont tous été abandonnés, sauf le Baray de l'Ouest, restauré au 20^e siècle. Les douves des temples étaient à la fois des frontières sacrées et des pourvoyeuses d'eau et de nourriture (poissons, lotus). Elles sont maintenant envahies et envahies par la végétation.

D'autres périls, autrement graves, menacent aujourd'hui la région d'Angkor. Les mines, tout d'abord,



Contre les voleurs, ces sculptures entreposées dans l'enceinte de la Conservation de Siem-Réap sont entourées de fil de fer barbelé.



dont le nombre est estimé à 12 millions dans le nord du Cambodge. Une société française, la COFRAS, qui a formé des équipes de démineurs cambodgiens, s'est attaquée aux huit champs de mines répertoriés à Angkor: 360 d'entre elles ont déjà été relevées. L'accès à la porte Est (porte des Morts) d'Angkor Thom, comme au temple de Ta Nei, n'est possible qu'en suivant une équipe de déminage. On ne compte plus les morts, les enfants et les adultes amputés d'un membre. Il ne faut pas non plus négliger la présence, toute proche, de Khmers rouges bien armés et bien entraînés, dont les incursions sporadiques terrorisent la population. Dans ce contexte, il est très difficile de combattre le pillage des sculptures qui dégrade, chaque année davantage, les sanctuaires. Les voleurs détachent au burin les merveilleux visages des Apsaras, les danseuses célestes, coupent les têtes des statues quand ils ne s'attaquent pas aux statues entières, même si elles pèsent plus d'une tonne. Les protestations du gouvernement cambodgien, de l'UNESCO, du Conseil international des musées (ICOM) n'atteignent pas les trafiquants qui savent où vendre les sculptures de grès à prix d'or.

Enfin, la mission que le gouvernement cambodgien a confiée à l'UNESCO, c'est-à-dire la coordination de l'aide internationale, se révèle bien difficile à remplir. Un seul chantier archéologique fonctionne actuellement: celui de la terrasse du Roi lépreux, aux mains de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Sans volonté politique du gouvernement, sans coordination, Angkor pourrait bien tomber aux mains d'hommes d'affaires peu scrupuleux qui, spéculant sur la pauvreté des populations et la curiosité des touristes, seraient tentés par un profit rapide. Angkor est l'un des hauts lieux de la mémoire de l'humanité. Souhaitons que la communauté internationale en prenne conscience assez tôt, qu'elle se mobilise d'urgence pour permettre le sauvetage, la protection et la mise en valeur rationnelle de cette irremplaçable merveille. ■

FRANCE BEQUETTE,
*journaliste franco-américaine
spécialisée dans l'environnement,
participe depuis 1985 au
programme WANAD-UNESCO de
formation des journalistes africains
d'agences de presse.*

**Vue aérienne du temple d'Angkor Vat,
chef-d'œuvre de l'architecture khmère
(première moitié du 12^e siècle).**

**Récolte ancestrale de la sève de certains
arbres par la chaleur du feu. La sève ainsi
obtenue sert de combustible d'éclairage
ou de produit de calfatage.**



LE DANGER DES POUSSIÈRES MINÉRALES

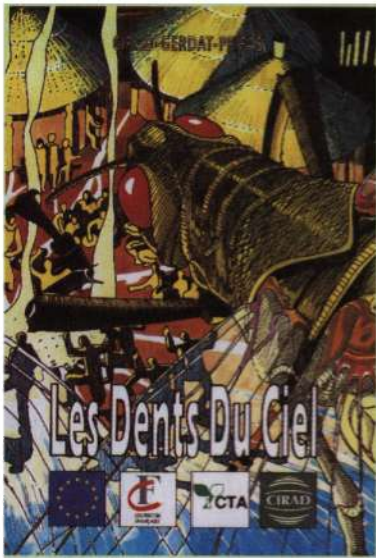
L'extraction, le raffinage et l'utilisation de minerais menacent, selon les experts de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), des millions de travailleurs à travers le monde. Exposés aux poussières pendant de nombreuses années, les hommes inhalent des particules et les retiennent dans leurs poumons, ce qui provoque de graves maladies comme les pneumoconioses (silicose, asbestose par exemple), la bronchite, l'emphysème ou le cancer du poumon. Plus la durée d'exposition est longue, plus les risques sont grands. Au Zimbabwe, on a recensé 20% de malades après vingt ans et une plus forte exposition dans les mines d'or, de cuivre et de chrome. En Inde, le taux de silicose atteignait plus de 50% dans les carrières d'ardoise, 35% chez les tailleurs de pierre et 30% chez les mineurs de plomb et de zinc. Même si l'OMS encourage la surveillance médicale des travailleurs, très difficile à mettre en place dans les pays pauvres, ne serait-il pas plus efficace, dans la mesure du possible, de revoir en priorité les méthodes d'extraction? ■



agronomique pour le développement (CIRAD). Elle est destinée aux pays du Sahel et côtiers du Golfe de Guinée. Elle a été tirée à 50 000 exemplaires (en français) et elle est gratuite. S'adresser au CIRAD/PRIFAS, BP 5035, 34032 Montpellier cedex 1, France. ■

premier s'adresse aux enseignants de toutes disciplines, de la maternelle au secondaire. Il veut être une source d'inspiration pour permettre à chacun d'élaborer son propre programme. Le second s'adresse aux non-spécialistes. Il offre d'abord un «constat planétaire», puis des fiches techniques sur des sujets d'actualité et enfin un questionnaire à choix multiple permettant de tester les connaissances du lecteur.

En vente à: la Fondation Ushaïa, 52 boulevard Malesherbes 75008 Paris, France, téléphone: 44 90 83 00, télécopie: 44 90 83 19. Prix tout compris: *A la découverte de l'environnement*: 110 F; *Manuel d'initiation à l'environnement*: 139 F.



«LES DENTS DU CIEL» POUR LE SAHEL

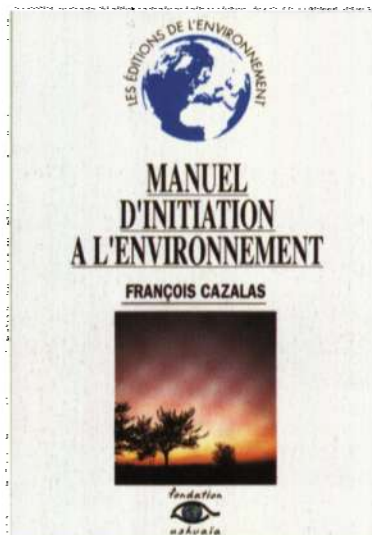
Boukari est un petit agriculteur du Sahel. Pour ne plus assister impuissant à la destruction de ses récoltes par les criquets pèlerins, il suit un stage de lutte chimique contre ces insectes ravageurs. Après avoir appris à bien se servir du matériel et des produits phytosanitaires indispensables, il rentre dans son village et partage son savoir avec la communauté. Cette histoire est publiée sous forme d'une remarquable bande dessinée en couleurs réalisée à l'initiative du Centre de coopération internationale en recherche

DE NOUVEAUX OUTILS D'INITIATION A L'ENVIRONNEMENT

Les lecteurs francophones ont à leur disposition deux nouveaux ouvrages de qualité. *A la découverte de l'environnement*, publié sous l'égide de l'UNESCO, coédité par les Editions de l'environnement et la Fondation Ushuaïa, et le *Manuel d'initiation à l'environnement*, de François Cazalas, à l'iconographie duquel l'UNESCO a contribué, aux Editions de l'environnement également. Le

QUI SE SOUVIENT DE LA VACHE DE STELLER?

Il y a deux siècles, un mammifère marin pouvant peser jusqu'à 10 tonnes et se nourrissant d'algues, la rhytine de Steller ou vache de mer, évoluait librement dans les eaux glacées du Pacifique Nord. Vingt-sept années de pêche au harpon ont suffi pour entraîner l'extinction de cette espèce inoffensive et comestible. Une étude, en partie financée par la Banque mondiale, intitulée *La diversité biologique marine du globe* et rédigée par plus de 100 personnes de 40 nationalités, vient d'être publiée par le Centre pour la protection marine de Washington. Elle montre que les animaux marins sont de plus en plus menacés. La pollution et la surexploitation de la faune et de la flore marines sont responsables des dommages les plus visibles. Mais les nuisances physiques comme la pêche au chalut et la construction côtière, le peuplement des mers par des espèces hostiles et la présence



INITIATIVES

dans l'atmosphère de substances pouvant accroître le rayonnement ultra-violet et provoquer des bouleversements climatiques sont aussi destructeurs. Pour obtenir le document *Global Marine Biological Diversity, A Strategy for Building Conservation into Decision Making*, s'adresser au Center for marine conservation, 1725 DeSales Street NW, Suite 500, Washington DC 20036, Etats-Unis. ■

HEUREUX COMME GRUES AU BHOUTAN

Depuis qu'en 1600, un moine bouddhiste aperçut deux grues près du Dzong (monastère) de Jakar en construction, ces oiseaux sont devenus sacrés au Bhoutan. D'octobre à mars, les grues à cou noir (*Grus nigricolis*) descendent du Tibet pour hiverner et vivent en bonne intelligence avec la population des vallées où elles trouvent leur nourriture. Mais les touristes qui affluent pour les voir les perturbent en les approchant de trop près et en les dérangeant sur leurs aires de repos avec des lampes électriques ou des flashes. Toutefois, après un effort d'éducation du public, leur présence ne devrait pas être menacée. Elles étaient 175 cette année dans la seule vallée de Phobjekha, contre 139 l'an passé. ■

LES BALEINES PLEURENT LEUR SANCTUAIRE

Lors de la 45^e Commission baleinière internationale, qui s'est réunie à Tokyo l'an dernier, le Commonwealth de la Dominique, Grenade, le Japon, la Corée, la Norvège, Sainte-Lucie, Saint-Vincent-et-Grenadines et les îles Salomon se sont opposés à l'interdiction de la pêche commerciale des baleines. La Norvège a averti de son intention de pêcher, par an, 296 baleines à des fins dites scientifiques, alors qu'il n'en subsiste qu'environ 80 000 dans le monde. A la réunion qui doit avoir lieu cette année au Mexique, un accord interviendra peut-être à propos de la création d'un sanctuaire de baleines en Antarctique. En attendant, la condition des baleines continue d'être critique. ■

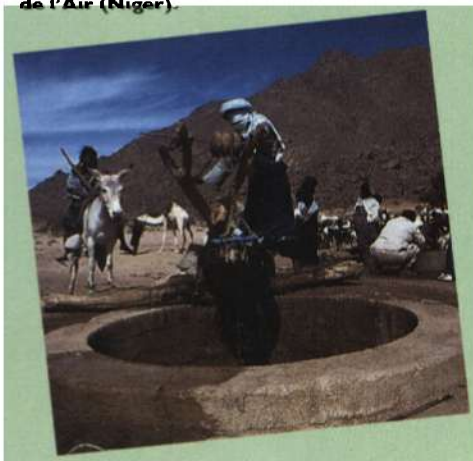
UNE MINE D'INFORMATIONS: L'UNION MONDIALE POUR LA NATURE



Centre d'élevage en plein air de la tortue verte (*Chelonia mydas*) sur le littoral pakistanais, près de Karachi.

UN bâtiment clair, au milieu des champs de maïs, non loin du lac Léman, en Suisse, abrite l'Union mondiale pour la nature (UICN). Cette puissante organisation, créée conjointement par l'UNESCO et la France en 1948, réunit 62 Etats, 99 agences gouvernementales et 575 organisations non gouvernementales, soutenus par les travaux de 6 000 experts volontaires à travers le monde. Son programme figure dans le document *Sauver la planète*, publié conjointement en 1991 par l'UICN, le Programme des Nations Unies pour l'environnement et le Fonds mondial pour la nature. Si véritablement les stratégies qui y sont développées deviennent des réalités de terrain, notre globe aura sa chance d'échapper aux dangers qui le menacent. Mais la tâche est immense: «En moins de 200 ans, la planète a perdu six millions de kilomètres carrés de forêts (...); le prélèvement d'eau est passé de 100 à 3 600 kilomètres cubes par an (...) du fait de l'activité humaine; la proportion de méthane contenue dans l'atmosphère a plus que doublé depuis le milieu du 18^e siècle; la concentration de gaz carbonique a augmenté de 27% et la couche d'ozone a été gravement endommagée.»

Nomades touaregs tirant l'eau d'un puits dans le massif de l'Air (Niger).



Devant ce constat, que fait l'UICN? Elle met en œuvre, en collaboration avec les gouvernements, des stratégies nationales de conservation dans 50 pays. Pour plus d'efficacité, elle ne cesse de se décentraliser. Les deux-tiers de son Secrétariat se trouvent maintenant dans les bureaux régionaux et nationaux à travers le monde. Ainsi les experts se rapprochent-ils du terrain. Cette régionalisation permet d'impliquer davantage les populations locales, seul moyen de concilier protection de la nature et développement durable. Les priorités de l'UICN sont la survie des espèces, la biodiversité, la gestion des habitats et des aires protégées, parcs ou zones humides. En voici quelques applications de par le monde: au Congo, l'UICN contribue à mettre en place un plan de gestion de la réserve de faune de Conkouati et de l'immense forêt humide du lac Télé. Au Costa Rica, Tortuguero est la dernière forêt tropicale humide du littoral de la mer des Caraïbes. Autour du parc national qui est relativement petit, la destruction de la forêt se poursuit au rythme de 8% par an. L'UICN s'est associée avec les Communautés européennes et le gouvernement afin de persuader le plus gros propriétaire exploitant de réduire le traitement chimique de sa bananeraie et de ne pas chercher à l'agrandir au détriment de la forêt.

L'un des plus grands programmes nationaux de l'UICN se situe au Pakistan; grâce à l'adoption, en mars 1992, d'une stratégie de conservation nationale, le plan annuel comporte désormais un volet environnemental. Depuis 1987 l'UICN mène un programme important dans la région sahélienne de l'Afrique. Elle aide les gouvernements du Burkina Faso, du Mali, de Mauritanie, du Niger, du Sénégal et du Tchad à préparer des stratégies nationales de conservation et de gestion des zones humides, des forêts, des herbages semi-arides et des aires protégées, tout en mettant l'accent sur la sensibilisation des populations locales.

Non seulement l'UICN met à la disposition des Etats des trésors d'expériences, mais les organisations non gouvernementales, les associations et même les particuliers peuvent en bénéficier. Elle ne cesse de produire une masse de documents, livres, brochures, bulletins, souvent en plusieurs langues. Pour tout renseignement, s'adresser au bureau de l'information de l'UICN, 28 rue Mauverney, 1196 Gland (Suisse), téléphone: (41-22) 999 00 01, télécopie: (41-22) 999 00 02. ■

MORT LINGUISTIQUE EN SIBÉRIE

■ par Vladimir Belikov ■

Beaucoup de langues sont menacées de disparition. Exemple:
les minorités sibériennes.

EN maintes régions du monde les modifications des habitudes culturelles sont le fruit d'une évolution naturelle, mais en Russie elles ont été la conséquence directe de décisions prises par le parti communiste. Peu après la révolution d'Octobre, une politique d'«ingénierie culturelle» s'employa à favoriser le développement des diverses cultures, langues et traditions nationales afin de bâtir un nouveau type de culture, qui fût «national dans sa forme et communiste dans son esprit».

Cette politique donna au départ quelques résultats impressionnants. En Ukraine, dans la région de Poltava, le suédois devint la langue officielle d'un petit village peuplé presque exclusivement de Suédois; le premier (et sans doute le seul) abécédaire en langue tzigane vit le jour; l'Etat finança la publication de journaux imprimés dans la langue maternelle de petites communautés estoniennes et lettonnes émigrées en Sibérie. «L'épanouissement des cultures nationales», tel fut, pendant quelque temps, un des leitmotiv de la propagande communiste.

Intégration culturelle

Cet épanouissement multiculturel cessa, malheureusement, au milieu des années trente. Les autorités avaient découvert que, loin d'accélérer la progression du communisme, leur politique l'avait parfois freinée. On commença alors à privilégier, sans la proclamer ouvertement, une nouvelle politique d'intégration culturelle des minorités.

En de nombreux points du pays, et en particulier là où l'Eglise russe orthodoxe exerçait traditionnellement son influence, les différences culturelles entre les populations rurales d'origine ethnique diverse étaient minimes et leur identité de groupe peu marquée. L'acculturation de ces régions progressait lentement mais régulièrement; au fil des ans les frontières culturelles et linguistiques s'estompèrent.

Ainsi des Russes ont-ils vécu pendant des siècles parmi les Komis, un peuple d'origine

Attelage de rennes au
Kamtchatka.



finno-ougrienne qui constituait l'élément prédominant de la population riveraine de la basse vallée de la Petchora, dans le nord de la Russie occidentale. Au fur et à mesure que la population russe augmentait, sa langue acquit une influence déterminante, jusqu'à être utilisée à l'école. Les Komis vivant dans cette région devinrent tous bilingues. Jadis, un pêcheur komi me raconta une histoire qu'il acheva par une phrase stupéfiante sur le plan linguistique. Sans même qu'il en eût conscience, les mots dont il se servait avaient tous des racines russes, tandis que la grammaire était komie!

Je ne puis dire, n'étant pas retourné dans cette partie de la Russie depuis vingt-cinq ans, si ce dialecte est toujours en usage aujourd'hui. Si c'est le cas, le russe l'aura tellement marqué de son empreinte qu'il ne peut plus être un véhicule efficace de la culture komie. Une forme langagière aussi composite n'a aucune chance, même comme langue d'appoint, de concurrencer le russe, d'autant plus que des milliers de colons se sont installés dans la région pour travailler dans les champs pétrolifères et qu'un grand nombre de pêcheurs komis sont eux-mêmes devenus ouvriers.

Voilà un exemple caractéristique de mutation linguistique à l'intérieur du processus d'acculturation. Mais les contacts interculturels peuvent avoir aussi d'autres effets. Si deux groupes ethniques entre lesquels il existe une grande disparité culturelle se trouvent brusquement mis en présence, l'une des deux cultures risque fort de disparaître à brève échéance, surtout si elle est considérée comme moins prestigieuse que sa rivale. La déculturation peut plonger le groupe humain placé en position d'infériorité dans une tragique situation de misère, avec son cortège de maux habituels — augmentation du taux de criminalité, alcoolisme de masse, baisse de l'espérance de vie.

Un groupe humain dont la culture est exceptionnelle peut tout aussi bien disparaître. Cette menace pèse actuellement sur plusieurs minorités ethniques disséminées dans les taïgas et les toundras du Grand Nord sibérien.

La menace de disparition culturelle

Entre les 16^e et 17^e siècles, les Russes s'emparèrent de la région connue sous le nom de Sibérie presque sans coup férir. Pour eux ces terres n'étaient même pas étrangères. Pendant des



siècles, la Russie n'eut aucune frontière orientale; les pionniers russes ne faisaient que la repousser chaque fois un peu plus loin. La plupart d'entre eux s'installèrent sur une étroite bande de terre, en Sibérie méridionale, où il était possible de cultiver le sol. Les rares à s'implanter plus au nord oublièrent souvent leur langue d'origine.

Les sociétés de ces régions restèrent stables jusque dans les années trente, époque à laquelle on mesura toute l'importance des ressources en bois et en minerais du Grand Nord. Les enfants n'étaient pas scolarisés: les filles, dès leur plus jeune âge, apprenaient de leur mère les tâches qui leur incombaient; les garçons étaient formés aux leurs par le père et les frères aînés. L'autorité des grands-parents était indiscutée. Tout problème grave — guérir les malades, découvrir ce qui est caché, envoyer l'âme d'un défunt dans l'autre monde — était résolu avec l'aide du chaman. (Ce mot vient du toungouse, une langue ouralo-altaïque.)

La situation commença de changer en 1924 avec la formation du Comité d'assistance aux peuples du Grand Nord: des centres administratifs eurent pour mission d'aider les divers groupes ethniques à passer d'un mode de vie tra-

ditionnel à un mode de vie communiste «de façon radicale et en l'espace d'une seule génération».

Les premiers professeurs de russe atteignirent les parties les plus reculées de la Sibérie à la fin des années vingt. A cette époque, les manuels des classes primaires étaient rédigés en une douzaine de langues nordiques, mais le contenu restait le même: biographies de Lénine et de Staline, crimes et exactions du régime tsariste, prouesses des héros de la Révolution, hauts faits de l'industrialisation et de la collectivisation.

Dans les ouvrages destinés aux minorités sibériennes, un chapitre était réservé aux affaires locales, qui étaient présentées à peu près de la manière suivante: les anciens ne détiennent aucun savoir véritable, leurs coutumes sont erronées, la culture traditionnelle est un ramassis de niaiseries et d'idées reçues, quant aux chamanes, ce sont des suppôts de la contre-révolution qui dupent autrui pour servir leurs intérêts ignobles et barrer la route au communisme.

Personne, à l'époque, ne cherchait à savoir s'il était pertinent, ou non, de vouloir appliquer les principes du communisme aux sociétés traditionnelles de chasseurs. On parlait d'un a priori: la nouvelle culture devait avoir pour piliers

Komnata



ausikci



tatusikci

Ausikci. Tatusikci.

gəgbini.



digasikci



nuasikci

Digasikci. Nuasikci.

Ci-contre, une conteuse komie dans la classe.

Page de gauche, images d'un manuel de lecture en langue oudeguei montrant la vie au pensionnat. Cet ouvrage sera brûlé par les autorités en 1938.



l'industrialisation et la collectivisation, après quoi l'on décrétait réactionnaires les modes traditionnels de propriété des sols aussi bien que d'organisation sociale. Des peuples furent ainsi privés de leurs terres et de leurs rivières, des bases mêmes de leur existence.

Un ennemi du peuple

Alors que l'on détruisait les cultures traditionnelles, certaines langues locales continuèrent, pendant un certain temps, d'être utilisées, surtout dans les écoles. Mais en 1938, Eugène Schneider, auteur et traducteur des premiers livres en langue oudeguei, fut dénoncé comme «ennemi du peuple», arrêté et fusillé. L'un de mes informateurs se souvient encore de l'arrivée des agents du KGB dans son village: ils rassemblèrent tous les livres qu'ils avaient trouvés dans les foyers et

à la bibliothèque de l'école, en firent un grand tas au milieu d'une cour et y mirent le feu. Le brasier brûla toute la nuit et, au matin, mon informateur, qui était un jeune garçon à l'époque, réussit à s'emparer d'un recueil, à demi calciné, de contes populaires auquel il tenait particulièrement. La langue oudeguei fut ainsi bannie dans sa forme écrite.

Le malheur ne tarda pas à frapper d'autres langues, sous la forme d'une nouvelle politique qui séparait les enfants de leur famille pour les envoyer étudier en pensionnat. A l'origine, ces pensionnats avaient été conçus pour les enfants des tribus pastorales semi-nomades dont les familles étaient dispersées sur d'immenses territoires où elles conduisaient des troupeaux de rennes ou chassaient les bêtes sauvages. Mais on en installa bientôt également dans les villages



Campement d'éleveurs de rennes komis dans la toundra (ci-dessus).



Quartiers d'habitation de Syktyvkar, capitale de la République des Komis (à droite).

importants et les enfants ne furent plus autorisés à voir leurs parents que le dimanche.

Le russe fut progressivement imposé comme langue d'instruction. On interdisait parfois aux enfants de s'exprimer dans leur propre langue à l'intérieur de l'établissement scolaire. Les parents ne protestaient pas; l'eussent-ils fait, cela n'eût pas changé grand-chose: les liens familiaux ayant été rompus, les enfants considéraient leurs parents comme les représentants d'un passé révolu. Même les contes populaires, d'une importance fondamentale pour les cultures traditionnelles, se perdirent.

Un nombre croissant de Russes s'installait, pendant ce temps, dans les parties les plus reculées de la Sibérie; ils gagnaient en influence dans les administrations locales. Ni eux ni l'élite communiste, russe elle aussi, ne prêtèrent la moindre attention aux traditions et aux besoins réels des populations autochtones. Puis en 1957 la résolution du parti communiste «Sur les mesures de développement économique et culturel des peuples du Nord» signa l'arrêt de mort d'un grand nombre de langues sibériennes.

Un processus irréversible

L'une des principales mesures prévoyait de regrouper et de déplacer les minorités ethniques, ce qui signifiait fermer les écoles, les magasins et les dispensaires des vieux hameaux, et transplanter de force les minorités sibériennes. Privées de leurs territoires de chasse et de pêche, les populations se diluèrent au milieu d'un grand nombre de nouveaux venus; même les groupes ethniques qui avaient bénéficié jusque-là d'une autonomie territoriale officielle se trouvèrent relégués au rang de petites minorités au sein des colonies nouvelles. L'évolution de la composition ethnique de la région autonome des Tchouktsches est à cet égard révélatrice. Entre 1926 et 1989, sa population globale a été multipliée par onze, passant de 15 000 à 164 000 habitants; l'élément tchouktsche a baissé de 79% à 2,4%, tandis que la proportion de Russes et de nouveaux arrivants a augmenté de 2% à 95,3%.

De nos jours, le pourcentage de connaissances véhiculées par une langue autochtone

dépend de l'ethno-écologie de la région dans laquelle elle est en usage; sa forme écrite ne varie guère. Deux langues sibériennes, l'orotche et le nganassane, qui n'ont jamais été employées dans le cadre scolaire ni sous forme imprimée, en offrent deux exemples opposés.

Les Orotches appartiennent à une région, en face de l'île Sakhaline, que les Russes investirent en nombre dans les années trente et où ils construisirent lignes de chemin de fer, villes nouvelles et installations portuaires. Dans ce milieu tout neuf, qui ne laissait aucune place aux cultures traditionnelles, les jeunes générations n'eurent aucune raison d'apprendre une autre langue que le russe. En 1989, 15% seulement de la population orotche connaissaient leur propre langue.

A l'inverse, les Nganassanes, qui migrent avec leurs troupeaux de rennes sur la presqu'île de Taïmyr, ont réussi à préserver jusqu'à une date très récente une grande partie de leurs us et coutumes. Leur territoire, au climat arctique particulièrement rude, attire fort peu d'immigrants. Dans les années soixante, le système des pensionnats ne les avait même pas encore touchés. Une enquête menée en 1989 a montré que 90% de la population maniaient assez bien leur propre langue.

La *perestroïka*, ces derniers temps, a suscité un renouveau du nationalisme ethnique parmi plusieurs groupes de l'ex-URSS, mais pas au sein des minorités sibériennes. En effet, au cours des décennies précédentes, beaucoup de jeunes Sibériens talentueux ont quitté leurs villages d'origine, attirés par la sphère culturelle russe. Certains se sont fixés dans les grandes villes où ils ont trouvé un métier rémunérateur, d'autres sont revenus dans le Grand Nord en tant qu'enseignants ou que médecins. Mais les uns comme les autres ont perdu leur identité culturelle.

Toute tentative de résurrection des langues et cultures en Sibérie semble désormais vouée à l'échec. Ces populations ont honte de parler leur propre langue ou de se différencier, en quoi que ce soit, des Russes. Nombreux sont ceux qui considèrent le Russe comme le conjoint idéal: «Nos enfants seront plus beaux, disent-ils, et aussi plus heureux.» ■

VLADIMIR BELIKOV

est directeur de recherches au Département du Pacifique de l'Institut des études orientales de l'Académie russe des sciences. Depuis 1989, il travaille sur une série de manuels scolaires dans la langue ethnique de la minorité ouïgoue dans l'Extrême-Orient russe.

LE POUSSIN ET LA BANANE VERTE

DANS les îles Santa Cruz, un archipel volcanique du sud-ouest du Pacifique situé entre les îles Salomon et Vanuatu (anciennement les Nouvelles-Hébrides), on trouve quelques-unes des langues les plus insolites du monde. Appartenant à une même famille linguistique restreinte, elles sont parlées par quelque cinq mille personnes. Tout y est soumis à un classement rigoureux par catégories — une quarantaine au total, dont chacune est représentée par un préfixe particulier.

Certaines de ces catégories traduisent une pensée complexe. Dans une de ces langues, l'äyiwō, par exemple, le radical *paa* signifie «fragment», mais il ne s'emploie jamais sans préfixe. Il peut être précédé de la syllabe *nyi-*, qui désigne les objets pointus, pour former le mot *nyi-paa*, qui veut dire «éclat» ou plus exactement «fragment pointu». En lui accolant le préfixe *no-*, qui désigne les parties indistinctes d'un tout, on obtient *no-paa*, qui signifie «morceaux d'écorce se détachant d'un tronc d'arbre» ou, plus littéralement, «fragments indistincts encore attachés à la chose dont ils font partie inhérente». Précédé de *nyo-*, qui indique l'action de s'éloigner, il donne *nyo-paa*, «un genre de flèche», ou, plus précisément, «un objet en forme de fragment pointu qui va au loin». Joint à *te-*, qui désigne tout objet étranger, surtout s'il est d'origine polynésienne, il forme *te-paa*, c'est-à-dire «un clou», littéralement «un éclat de métal étranger, probablement d'origine polynésienne».

Un autre radical, *-modyi*, est associé à la main droite et à l'emploi de la force. Il est, lui aussi, toujours précédé de préfixes catégoriels, si bien que lorsqu'on lui adjoint *lo-*, qui s'emploie pour signifier l'acquisition par le travail et l'effort, il donne *lo-modyi*, qui désigne une «herminette», et signifie littéralement «chose employée pour en acquérir une autre par le travail et la force de sa main droite». Précédé de *mo-*, qui signifie «prendre le large», il désigne une «petite embarcation à rames», *mo-modyi*, ou, dans un sens littéral, «quelque chose qui va loin en payant à la force de sa main droite». Avec *oyä-*, qui désigne le palétuvier, on obtient *oyä-modyi*, qui veut dire «une sorte de palétuvier au bois très dur».

Ces langues ont aussi la particularité de tirer des substantifs adjectivés à partir de verbes auxquels on joint un préfixe de catégorisation. Le verbe *va*, par exemple, signifie «être immature». Avec le préfixe de genre masculin *gi-*, cela donne *gi-va*, un «bébé mâle». Au contraire, avec *si-*, le préfixe de genre féminin, on obtient *si-va*, un «bébé de sexe féminin». *Me-va* est le «bébé humain», puisque *me-* est le préfixe qui désigne collectivement le genre humain. *Pi-va* est l'«adolescent», car *pi-* décrit la catégorie des êtres humains qui n'ont pas encore atteint leur pleine maturité. *Vä-* désigne la volaille, et *vä-va* le



«poussin». Et puisque *u-* signale la banane, *u-va* est une petite banane verte.

A ce système de catégorisation multiple, que l'on retrouve, mais en plus simple, dans d'autres systèmes linguistiques, les langues de l'archipel Santa Cruz ajoutent une autre catégorisation très complexe pour la forme possessive, dans laquelle la chose possédée détermine laquelle des innombrables catégories de possession s'applique dans un contexte donné. Par exemple, si je veux parler de «mon» poulet, le pronom personnel que j'emploierai ne sera pas le même selon que je considère la volaille comme un mets ou comme un animal domestique. Mieux encore, le préfixe de catégorisation de la volaille devra aussi s'ajouter au pronom personnel choisi.

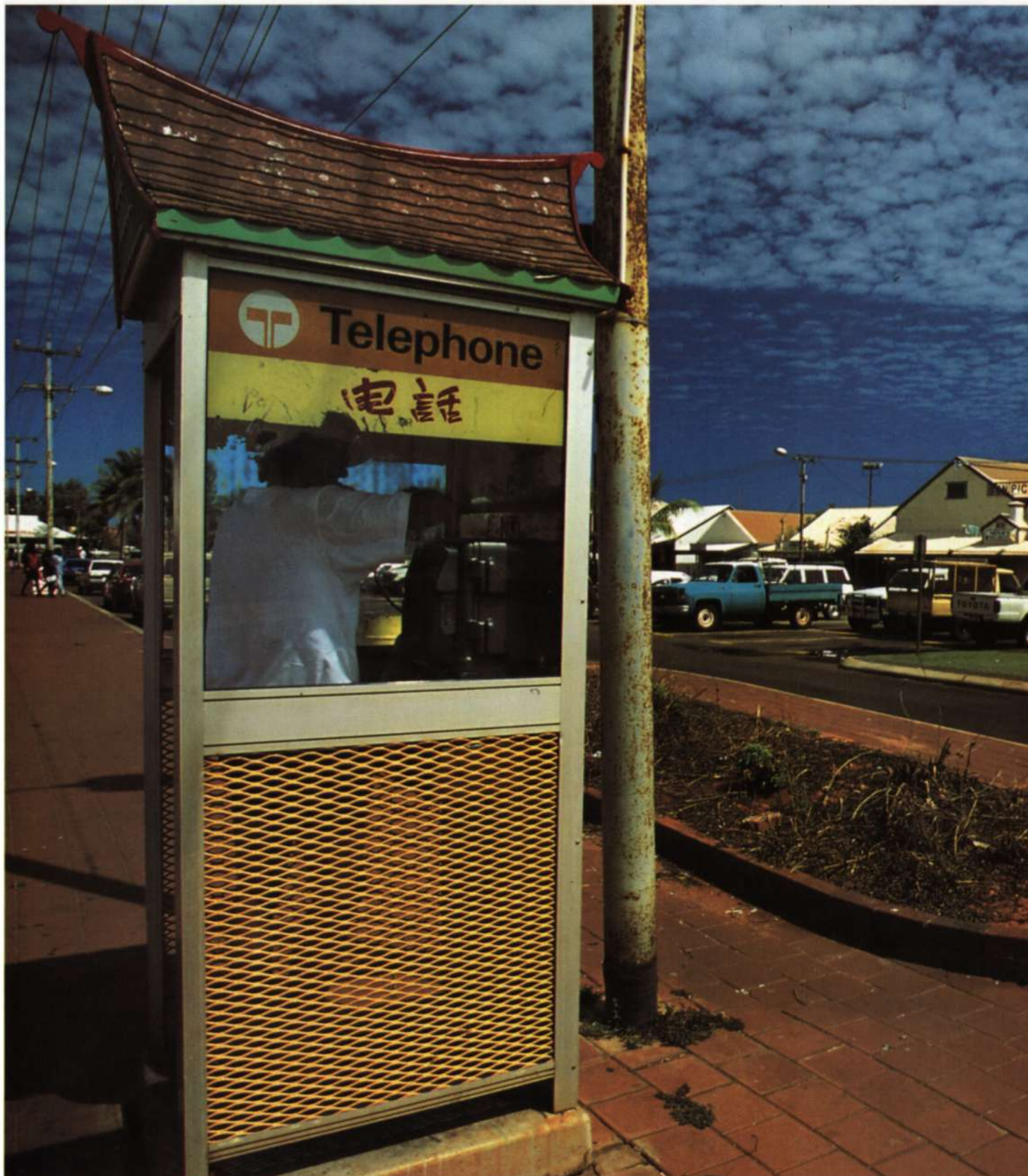
Les verbes sont également catégorisés par des préfixes, qui varient selon que dans l'action intervient la main, un outil, ou un couteau. Par exemple, *vä-gäte* veut dire «déchirer avec la main», tandis que *tä-gäte* signifie «déchirer avec un outil» et *lä-gäte* «trancher au couteau». D'autres préfixes indiquent certaines activités requérant une forte dépense d'énergie, une action comportant un seul geste brutal, etc.

Un autre système linguistique se sert aussi des verbes pour indiquer précisément: soit le lieu où se situe l'action par rapport au locuteur (tout près, loin, derrière, à côté de l'interlocuteur, à distance de celui qui parle ou de celui qui écoute, etc.); soit la situation du locuteur par rapport à celui qui l'écoute (en haut, en bas); soit enfin la direction de l'action (vers le locuteur, son interlocuteur ou une tierce personne). ■

Vä-va, le poussin, et **u-va**, la petite banane verte.

Texte rédigé par Stéphane Wurm sur la base d'informations fournies par des personnes parlant les langues de l'archipel Santa Cruz, notamment Patrick Bwakolo, John Mealue et Ini Lapli.

Pour les immigrants chinois qui s'installent en Australie,
la maîtrise des us et coutumes locaux se révèle souvent un obstacle
plus difficile que d'apprendre la langue.



LES DEUX FONT L'IMPAIR

■ par Jia Tian ■



UNE chinoise qui vit en Australie depuis plus de vingt ans me racontait récemment que peu après son arrivée (elle parlait déjà couramment l'anglais), une amie australienne l'avait invitée pour son anniversaire. A son arrivée, elle reçut un cadeau, enveloppé dans un bel emballage. Elle le prit, se confondit en remerciements... et le mit de côté. L'Australienne, étonnée, lui dit: «Vous ne voulez pas l'ouvrir?» et elle de répondre: «Oh non! surtout pas maintenant!». Ce n'est que bien plus tard qu'elle comprit la mine interloquée de son amie: elle avait commis un «impair culturel». En Chine, il serait de la dernière grossièreté d'ouvrir un paquet qu'on vient de vous offrir, alors que dans la tradition anglo-australienne, c'est exactement le contraire.

On dit souvent que le principal problème des immigrants est l'apprentissage de la langue, et il est vrai que les Asiatiques arrivant en Australie ont souvent bien du mal à maîtriser la prononciation et l'accent de l'anglais. Mais on a beau parler une langue à la perfection, on peut fort bien commettre des bévues si l'on ignore les us et coutumes du pays.

Langage et rituel

L'ignorance des différences culturelles peut mettre le nouvel arrivant dans une position difficile. Quand deux immigrants d'origine chinoise se croisent dans la rue, il est d'usage de se demander: «Où allez-vous?» (*ni shang nar qua*) ou «Avez-vous déjà mangé?» (*ni chi fan le ma?*). De telles questions risquent de paraître déplacées, incongrues, voire indiscrettes dans le contexte anglo-australien où le respect de la vie privée prend des allures de dogme.

A l'inverse, les Anglo-australiens se saluent généralement par un «Comment ça va?» ou un «Comment allez-vous?» qui ne doivent presque jamais être pris pour argent comptant, mais font partie de ces phrases passe-partout de l'anglais

auxquelles on attend une réponse plus ou moins stéréotypée du genre: «Pas mal, et vous?»

Au début, les Asiatiques s'étonnent de constater que leur collègues et amis australiens attendent une réponse «positive» à ce genre de question plutôt que la vérité. Pourquoi, se disent-ils, me demander comment ça va si ça ne les intéresse pas? C'est de l'hypocrisie! Il leur faudra parfois des années pour comprendre qu'ils ont tort de tirer de telles conclusions.

A l'inverse, si une personne de tradition anglo-australienne en accueille une autre en lui disant: «Oh la la, vous vous êtes mis sur votre 31!», au-delà de l'intérêt spécifique de la remarque, c'est souvent une manière détournée et polie de demander à l'autre: «Qu'est-ce donc qui justifie cet effort de présentation?», la réponse pouvant être «J'ai rendez-vous avec mon patron» ou «Je sors ce soir».

Quand deux Asiatiques se rencontrent dans la rue, il est d'usage qu'ils s'arrêtent pour échanger quelques mots, plus ou moins longtemps selon leur degré d'intimité. En tout cas, il serait impoli de dire simplement «Bonjour» et de passer outre. Même si l'on est pressé, la politesse

A gauche, une rue de Broome, ville littorale de l'ouest de l'Australie.

Ci-contre, dans le quartier chinois de Sydney.



veut qu'on s'arrête pour prendre le temps de répondre aux questions.

Les Anglo-australiens font moins de façons et pour eux il est tout à fait acceptable de dire à quelqu'un: «Excusez-moi, mais je suis pressé», ou simplement «Salut!» sans s'arrêter. Un Chinois fraîchement débarqué trouvera cette attitude cavalière.

«Mangez! Mangez donc!»

Autre malentendu typique. Un couple de Chinois invite des amis australiens à dîner. Sitôt arrivés, leurs hôtes se précipitent sur eux et leur disent: «Je vous en prie, asseyez-vous!». Les invités, un peu déconcertés par ce comportement «autoritaire» chez des gens d'habitude si courtois, obtempèrent et ne disent rien. Puis l'on passe à table et la maîtresse de maison a à peine apporté les plats que son mari, baguettes en main, apostrophe ses hôtes avec véhémence: «Je vous en prie, mangez, mangez!».

Les invités, ignorants des usages chinois, se sentent plutôt mal à l'aise, ce qui incite leurs hôtes à se montrer encore plus insistants. «Allez, mangez, mangez donc!» Les invités australiens se disent que décidément les Chinois ont un comportement bizarre. De leur côté, les Chinois sont désolés du manque d'appétit et de la réserve de leurs amis. Il s'agit, là encore, d'un «impair culturel».

En fait, quand un Chinois dit à son invité «Zuo, Zuo, Zuo!» ou «Chi, Chi, Chi!», ce qui veut dire littéralement «Assis!» ou «Mangez!», c'est l'équivalent de «Asseyez-vous, je vous en prie» ou «Faites comme chez vous» dans une autre culture. La répétition du même mot est une marque de civilité destinée à détendre l'atmosphère.

Les immigrants chinois ignoraient que l'usage répété de l'impératif est généralement réservé en anglais aux ordres qu'on donne, par exemple, aux jeunes enfants ou aux animaux familiers. En voulant se montrer aimables, ils avaient obtenu le résultat inverse: mettre leurs invités mal à l'aise.

Ne jamais dire non

En Asie, tout cadeau est généralement créateur d'obligations et implique la réciprocité. Pour un Chinois qui reçoit un cadeau, c'est manquer à l'étiquette que de ne pas donner immédiatement quelque chose d'importance ou de valeur égale.

Ce sens de la réciprocité joue un rôle important dans la civilisation chinoise. Il encourage l'amitié, les bonnes relations et contribue à renforcer les liens familiaux et sociaux entre parents, amis ou simples collègues. Dans le contexte anglo-australien, un cadeau est tout simplement un moyen de dire merci ou de faire plaisir. Le plus souvent, celui qui fait un cadeau n'attend rien de précis en retour. En guise de remerciement, le destinataire peut se contenter, par exemple, de donner un coup de main lors d'un déménagement ou de garder le chat pendant les vacances. Mais trop d'immigrés asiatiques qui ignorent cela se sentiront blessés de voir leurs collègues ou amis australiens accepter un cadeau avec un simple merci, sans rien offrir en retour.

Il y a aussi le problème du refus des invitations. En Chine, le principe de réciprocité joue là aussi à plein. Si l'on vous invite, vous êtes censé retourner l'invitation dans des délais assez brefs. En général, il est difficile de refuser une



Ci-dessus, étudiants de l'université de Sydney

Ci-contre, à Sydney, des Australiens d'origine chinoise et non chinoise célèbrent ensemble, par la «danse du dragon», le Chun Jie ou festival de printemps.



invitation, mais si l'on a autre chose à faire ou peu de sympathie pour celui qui invite, on peut refuser, à condition d'avoir une excuse. Même si le prétexte invoqué est un mensonge éhonté, un Chinois qui vous invite fera malgré tout semblant d'y croire, car il a saisi le sens implicite de votre réponse. Ce type d'excuse est un moyen de refuser une invitation de manière diplomatique, indirecte, et surtout socialement acceptable, c'est-à-dire sans infliger de camouflet.

En effet, c'est peut-être là le plus grand des chocs culturels pour un immigrant chinois en Australie. «Ne pas perdre la face» (*gei mian zi*) est une notion essentielle de la culture chinoise qui peut signifier, selon les cas, préserver sa propre image, respecter celle de l'autre, ne pas blesser autrui ou le mettre dans une situation embarrassante. Ainsi, un Chinois cherchera toujours un moyen détourné de refuser une invita-

tion sans avoir à prononcer un «non» offensant, et par conséquent tabou.

Dès lors, notre immigrant ne peut manquer d'être choqué quand il s'entend répondre par l'ami australien qu'il invite: «Désolé, pas ce soir, il faut que je répare l'aspirateur». Pour un Asiatique, c'est là une réponse vexante et même grossière. Le malentendu porte moins sur les mots que sur des différences d'attitude, opposant le formalisme asiatique à une décontraction typiquement anglo-australienne.

La langue n'est qu'un des aspects de la culture. Pour des immigrants, il est aussi important de se familiariser avec leur nouvel environnement culturel qu'avec leur nouveau langage. A l'heure actuelle, dans les classes pour immigrés, on a trop tendance à mettre l'accent sur l'acquisition de la langue. Mais ce n'est qu'en appréciant son rapport dynamique à la culture que les intéressés pourront vraiment apprendre à maîtriser cette langue. ■

JIA TIAN,

journaliste australienne, a publié des essais et des critiques artistiques, théâtrales et cinématographiques dans plusieurs périodiques de langues chinoise et anglaise. Elle prépare actuellement à l'Université nationale australienne une étude sur les immigrants asiatiques en Australie et la communication interculturelle.



ACTION UNESCO EN BREF ...

L'ÉNERGIE SUR DISQUETTE

La 3^e édition du « Répertoire UNESCO des centres d'information et de recherche sur les sources d'énergie nouvelles et renouvelables » vient de paraître à Londres, chez James & James Science Publishers. Avec ses 3 864 rubriques, ce répertoire est la version imprimée d'une base de données, également disponible sur disquette et CD-Rom, qui a pour ambition de favoriser l'échange d'informations sur les organismes publics, centres d'information et de recherche, associations professionnelles, réseaux, établissements pédagogiques, banques et bases de données, publications et ouvrages de référence en la matière dans 172 pays. Pour tout renseignement, s'adresser à la Division des sciences de l'ingénieur et de la technologie, UNESCO, 1, rue Miollis, 75732 Paris Cedex 15, Tel. (33-1) 45 68 39 41, Fax. (33-1) 40 65 95 35.

EINSTEIN ET LA GRANDE BARRIÈRE

Une médaille d'or à l'effigie d'Albert Einstein (1879 - 1955), éditée par l'Organisation pour le centième anniversaire de la naissance du savant, a été remise en 1993 par le Directeur général de l'UNESCO à la direction du Parc national marin de la Grande Barrière d'Australie. Cette distinction venait récompenser l'exceptionnelle contribution des responsables du Parc à la sauvegarde du patrimoine naturel de l'humanité et au progrès de l'éducation en matière d'environnement.

PRIX MARINS

Le 1^{er} mars 1994 est la date limite de réception des candidatures au Prix international de l'environnement marin institué par la Confédération mondiale des activités subaquatiques (CMAS) pour récompenser toute personne, ou organisme, qui contribue de façon significative à la protection de l'environnement

marin. Fondée en 1959 par Jacques-Yves Cousteau, la Confédération, qui se donne pour mission de développer et regrouper les activités sportives, intellectuelles et pédagogiques axées sur le milieu subaquatique, compte plusieurs millions d'adhérents dans 82 pays. La remise du prix CMAS aura lieu au mois de septembre au Siège de l'Unesco à Paris, en même temps que celle du Prix international marin « Prince Tomohito Mikasa du Japon », également attribué par la Confédération. Les dossiers de candidatures peuvent être retirés au siège de la CMAS, Viale Tiziano, 74, Rome 00196, Italie.

UNESCO: PORTES OUVERTES

Du lundi au vendredi, l'UNESCO propose gratuitement à tous ceux, groupes ou particuliers, qui lui en font la demande, des visites guidées de ses locaux, comprenant projections de films et conférences. Téléphonnez ou écrivez au Centre d'information des visiteurs, 7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP, Tél: 45 68 03 71, Métro Ségur ou Cambronne.

PROFILS DE MÉDAILLES

Qu'y a-t-il de commun entre la vieille ville de Dubrovnik et la République jésuite des Guaranis, Pablo Picasso, Jawaharlal Nehru et la Déclaration des droits de l'homme? Monuments et sites menacés de destruction, personnalités éminentes et événements historiques dont on célèbre l'anniversaire, ce sont quelques-uns des motifs choisis par l'UNESCO pour les deux séries de médailles commémoratives qu'elle édite depuis 1974. Les deux plus récentes ont été émises à l'occasion du centenaire de l'artiste espagnol Joan Miró et de l'inscription de la ville de Potosi (Bolivie) sur la Liste du patrimoine mondial. Frappées à la Monnaie de Paris, en vermeil, argent ou bronze, ces médailles permettent à leurs acquéreurs de participer aux efforts de l'Organisation pour sauvegarder le patrimoine culturel de l'humanité et contribuer à une meilleure compréhension internationale. On peut les obtenir auprès du Service philatélique et numismatique de l'UNESCO, 7, place de Fontenoy, 75352 Paris 07 SP.

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le court article consacré aux monuments de Pagan à la page 72 de notre numéro double de juillet-août 1993. Dans le deuxième paragraphe, à la place de « temple d'Ananda », il convenait de lire « temple de Nanpaya ». En effet, le temple d'Ananda a été construit par le fils d'Anoratha à partir de 1091. ■



LA CHRONIQUE DE FEDERICO MAYOR

Le Directeur général de l'UNESCO dessine pour les lecteurs du *Courrier* les grands axes de sa réflexion et de son action

LA PROMESSE DE GRENADE

L'UNESCO est heureuse et fière d'avoir organisé, en décembre dernier à Grenade (Espagne), un colloque international réunissant des intellectuels israéliens, arabes et européens pour promouvoir l'«accompagnement intellectuel» du processus de réconciliation israélo-palestinien.

Au-delà de toutes les transformations géopolitiques, idéologiques et stratégiques qui marquent la fin mouvementée de ce siècle, ce qui frappe l'imagination, c'est la volonté de réconciliation exprimée par deux parties engagées depuis si longtemps dans des conflits si absolus, aux racines si profondes que beaucoup avaient abandonné tout espoir. Fin de la guerre froide, démantèlement du système de l'apartheid en Afrique du Sud, dialogue israélo-palestinien: celui qui aurait annoncé en 1981 l'une ou l'autre de ces évolutions serait immédiatement devenu la risée du monde entier.

La démarche qui rassemble Israéliens et Palestiniens autour des tables de négociation revêt aussi une signification éthique considérable, une exemplarité universelle.

CONTRARIER LE DESTIN

Honneur, donc, aux artisans de cette réconciliation, qui ont eu en septembre 1993 à Washington le geste historique que l'on sait. Ils ont fait acte de courage, de raison et de vision en surmontant la tragédie du ressentiment et de la méfiance. A l'amertume de l'expérience, ils ont préféré la douceur de l'innocence à venir, si hypothétique soit-elle. En cela, et en acceptant les risques de ce pari, ils ont véritablement témoigné du plus haut de l'être humain, tant il est vrai — pour citer Aimé Césaire — que l'«homme se distingue par cette attitude particulière: contrarier le destin et le transformer en histoire».

C'est bien de contrarier le destin qu'il s'agit ici. L'idée de paix qui éclaire miraculeusement le ciel du Moyen-Orient est fragile — nous le constatons chaque jour. Il nous incombe, à tous, de joindre nos efforts à ceux des peuples de cette région pour la consolider. A cette fin, la coopération politique, le développement économique, la réduction des dépenses militaires sont assurément nécessaires. Cependant, j'affirme que l'essentiel réside dans l'enracinement de l'idée de la paix et dans le déploiement de la solidarité morale et intellectuelle des individus et des peuples.

La dimension éthique, culturelle et humaine de la paix précède les autres. Sans elle, aucun accord politique ou économique n'est viable. Avec elle, la culture de la paix prend ses assises dans

tous les domaines de la vie des sociétés; avec elle, les capacités nationales peuvent être constituées et renforcées; avec elle, les savoirs et les savoir-faire sont mobilisés, et les potentiels de chacun mis en valeur pour le progrès commun.

Voici bientôt 50 ans, l'UNESCO a placé au cœur de sa mission la lutte contre le racisme, l'antisémitisme, les préjugés et les stéréotypes, ainsi que la défense des droits de l'homme et de la paix, avec le souci de prévenir tout retour de l'idéologie monstrueuse dont le peuple juif avait été la victime. Plus tard, toujours en conformité avec sa vocation, elle a entrepris des activités de nature à aider le peuple palestinien, dépourvu de souveraineté et contraint à l'exil, dans plusieurs pays de la région. Pendant des années, l'affrontement israélo-arabe — avec ses multiples répercussions dans la caisse de résonance qu'est la communauté internationale — a provoqué nombre de déchirements au sein de l'UNESCO.

Ces déchirements appartiennent aujourd'hui à l'histoire de l'Organisation. En revanche, les valeurs qu'énonce son Acte constitutif — notamment l'édification de la paix dans l'esprit des hommes et le renforcement de cette solidarité intellectuelle et morale que j'ai déjà évoquée — rayonnent d'une actualité et d'une pertinence accrues.

LA MÉMOIRE DE L'AUBE

A la différence du passé, l'avenir n'est pas écrit; il peut être modifié. C'est d'ailleurs notre seul patrimoine commun encore intact. C'est la mémoire de l'avenir, plus que la mémoire du passé, qui peut favoriser la détente, l'entente, le bon voisinage, la solidarité, la conciliation, la réconciliation. Quelle que soit la durée du conflit, il arrive toujours une aube où les adversaires se donnent la main. Il faut œuvrer pour que cette aube arrive le plus tôt possible, afin d'éviter que des hommes ne meurent pour des causes qui méritent d'être vécues.

Certes, la mémoire de ceux qui ont souffert dans leur chair et dans leur dignité tout au long des années d'affrontement doit être respectée. La morale l'exige, tout autant que la raison pratique, car aucun avenir commun ne sera possible sur la base d'une mémoire bafouée. L'oubli est impossible, mais la détermination d'entamer une nouvelle page de l'histoire peut faire en sorte que la mémoire du futur prévale sur celle du passé. Il faut voir au-delà ce qui est encore invisible. «Seuls ceux qui sont capables de voir l'invisible peuvent l'impossible». La myopie en politique a déjà causé trop de tort. Il faut «voir» autrement. ■

Arnold Toynbee

La voie de la cohabitation

1935: c'est le temps des dictatures qui étendent leurs griffes sur l'Europe. Cette année-là, l'Institut international de coopération intellectuelle organise à Londres une conférence sur la «Sécurité collective». L'historien britannique Arnold Joseph Toynbee (1889-1975), auteur de A Study of History (1934-1961), ouvrage monumental autant que contesté sur les lois qui président à la naissance et à l'évolution des civilisations, était un des participants. Devant les périls que fait peser sur l'humanité la montée des nationalismes autoritaires, il propose, pour parvenir à une cohabitation pacifique, d'instaurer un ordre mondial fondé, par consentement mutuel, sur des instances supra-nationales.



Arnold Toynbee (en 1975)

Etats, mais de la sécurité de tous. Une organisation collective de la sécurité ne se dresse pas contre une agression déterminée, mais contre la guerre considérée comme un danger commun. L'organisation d'un système collectif de sécurité est une expérience nouvelle qui nous détache de la tradition. Y a-t-il des raisons profondes pour tâcher d'amener les Etats à entrer dans cette voie? Cette conception, ce système sont-ils dans le domaine des possibilités pratiques? Ou bien, sommes-nous en présence d'une utopie, d'une idée peut-être séduisante, mais irréalisable?»

Une différence tout à fait évidente entre les deux notions réside dans le fait que la sécurité individuelle est une notion considérablement plus ancienne que la sécurité collective. Ainsi que notre rapporteur l'a fait remarquer, la sécurité collective est une idée tout à fait récente. En vérité ce n'est que dans notre propre génération que la sécurité collective a commencé à être étudiée sérieusement du point de vue d'une application pratique.

L'idée de sécurité individuelle est plus ancienne. Je voudrais dire en passant que ce n'est pas une idée très ancienne — elle ne remonte guère qu'à quatre cents ans et quatre cents ans sont une courte période même dans l'histoire de notre monde occidental. La notion de sécurité individuelle aurait paru tout à fait étrange et incongrue à nos ancêtres du Moyen Age, qui l'auraient regardée comme une idée nettement immorale et anti-chrétienne, en quoi il me semble qu'ils auraient eu raison. Pour l'instant, je désire simplement faire remarquer que cette idée de sécurité individuelle a dominé pendant environ quatre siècles.

Puis, assez soudainement, notre géné-

LE rapporteur de notre conférence, Maurice Bourquin, nous a expliqué la différence fondamentale qui existe entre la notion de sécurité individuelle et celle de sécurité collective:

«Les peuples ont toujours cherché à assurer leur sécurité, c'est-à-dire à se protéger contre les agressions extérieures. Comment l'ont-ils fait? D'abord ils ont cherché à organiser, à augmenter leurs propres forces: la réaction naturelle, instinctive, en la circonstance, c'est de compter sur soi-même.

«La forme par excellence que prend cette réaction, c'est évidemment la politique des armements nationaux. Et puis, par une pente logique, à cette politique des armements s'ajoute celle des alliances.

«Il y a déjà, dans cette politique des alliances, une certaine collaboration, mais cette collaboration n'est guère différente, par son esprit, du procédé purement individualiste. Qu'est-ce qui distingue de cette formule la solution collective? Il ne s'agit plus, ici, de la sécurité spéciale de quelques

ration s'est trouvée contrainte d'examiner, de réexaminer et d'adopter cette nouvelle idée de sécurité collective. La question que l'on est alors amené à se poser, c'est pourquoi, puisque la sécurité individuelle a apparemment fonctionné plus ou moins bien pendant une période de quatre cents ans, il se trouve tout d'un coup qu'elle ne suffit plus.

Je crois que l'on peut répondre que si la souveraineté locale absolue a été la théorie de notre vie internationale pendant quatre siècles, elle n'a en aucune façon été la pratique jusqu'à tout récemment. Pendant la plus grande partie des temps modernes, le monde occidental a été pour une part insuffisamment outillé, et d'autre part, trop prudent et subissant trop l'influence d'une tradition plus ancienne et meilleure, pour suivre le principe de la souveraineté locale et le principe corollaire de la sécurité individuelle jusqu'à leur extrême conclusion logique. Ce n'est que dans notre génération que nous avons vu les Etats totalitaires — un Etat totalitaire local — émerger des manuels théoriques des juristes ou des philosophes politiques et devenir une réalité vivante.

C'est la raison pour laquelle la situation actuelle est si grave: le développement de la souveraineté locale absolue, qui était implicite dans notre histoire depuis quatre siècles, est brusquement devenu une réalité.

J'estime — ceci peut être contesté, mais je le dis dans l'intérêt de la discussion — que ce principe est essentiellement impraticable et que dès qu'on le met en œuvre — comme on le fait dans notre génération — on se trouve fatalement amené à lui chercher un remède. Si la souveraineté locale absolue et une application complète du principe de la sécurité individuelle avaient vraiment fonctionné pendant les temps modernes, il y a longtemps qu'un désastre se serait abattu sur nous.

Il me faut encore signaler un autre point, c'est que lorsque l'on a un monde composé de soixante ou soixante-dix Etats locaux qui appliquent une souveraineté locale complète, un tel état des affaires internationales est, par sa nature même, transitoire. On peut prophétiser avec assurance que d'ici à une centaine d'années, ou d'ici à une cinquantaine d'années, si les Etats continuent à vouloir être absolus dans leur souveraineté locale, il n'y aura

plus soixante ou soixante-dix Etats souverains dans le monde; il y en aura beaucoup moins — peut-être seulement un.

Il me semble que l'on se trouve souvent dans la vie devant une situation du genre de celle-ci: on aperçoit devant soi un certain but que l'on sait ne pouvoir éviter, vers lequel on se dirige fatalement; et je crois que dans la vie internationale le but inévitable qui se trouve devant nous c'est l'abolition de la souveraineté locale absolue. Mais souvent dans un tel cas on a encore le choix de la route par laquelle il est possible d'atteindre le but unique et véritable; et naturellement ce choix peut avoir une importance décisive. Le but lui-même peut être inévitable; la diversité des routes nous laisse un choix; il est extrêmement important de faire le bon choix plutôt que le mauvais.

Si notre but est l'abolition de la souveraineté locale — et je crois que dans un monde qui dispose de la technique et de l'organisation que nous possédons, il n'est pas douteux que des communautés ainsi outillées et armées ne peuvent coexister pendant très longtemps sans catastrophe si elles insistent sur une souveraineté locale absolue — si donc la souveraineté locale absolue doit fatalement disparaître, entre quelles routes avons-nous la possibilité de choisir? Je pense que l'on peut dire que comme toujours il y a deux voies. L'une est une voie d'entente, de prévoyance, de paix: une évolution. C'est le chemin de la Sécurité collective. Si l'on désire résoudre le problème de l'organisation pacifique de l'ordre universel, c'est la Sécurité collective qu'il faut choisir. C'est parce que nous sentons toute l'importance de prendre cette voie et non l'autre que nous sommes ramenés à tout moment à cette question de la Sécurité collective. Si nous pouvons réaliser la Sécurité collective, l'abolition de la souveraineté sera mesurée et relative.

Nous devons nous rendre compte que la Sécurité collective signifie une diminution de la souveraineté locale, mais que par ce moyen cette diminution sera graduelle. Les Etats s'intégreront d'eux-mêmes, par consentement volontaire, dans un ordre universel dans lequel chacun d'eux retiendra sa culture régionale, sa vie traditionnelle, son autonomie administrative locale. Si l'on réussit à supprimer la souveraineté locale de cette



Texte choisi et présenté
par Edgardo Canton

façon, on s'apercevra à peine qu'il s'agit d'une perte ou d'un sacrifice.

Aussi je voudrais m'adresser à tous ceux ici présents qui estiment que la nationalité et la vie nationale locale constituent le bien suprême. Je voudrais dire à tous ceux qui sont de cet avis — que je ne partage pas personnellement — qu'ils devraient, plus qu'aucun de nous, s'efforcer de réaliser la Sécurité collective, parce que la Sécurité collective est le moyen par lequel le sacrifice nécessaire de leur souveraineté locale sera consenti dans la plus petite mesure possible.

Mais si nous ne réussissons pas à réaliser la Sécurité collective, il ne reste qu'une autre route, très ancienne et très familière, c'est la route de la violence et de la conquête. Les Etats totalitaires, infiniment arrogants, et supérieurement armés, se heurteront comme des icebergs dans une mer démontée — s'entrechoquant et se fracassant jusqu'à ce qu'ils éclatent en morceaux — et l'ordre universel inévitable sera obtenu sous sa forme la plus ancienne et la plus destructive, une forme qui produira un Etat mondial totalitaire, le genre de super-Etat qu'aucun de nous ne désire voir, un Etat mondial produit par la force et aboutissant à la destruction complète de la vie et de l'autonomie locales.

Si les choses se passent ainsi, peut-être y aura-t-il un survivant victorieux. Je ne pense pas que le sort de l'Etat victorieux sera sensiblement plus heureux ou plus prospère que celui des autres Etats qu'il aura détruits. Mais s'il y a un survivant, je suis tout à fait certain que ce ne sera pas mon propre pays. Je ne pense pas que ce sera aucun pays européen, peut-être même pas un pays d'origine européenne. Nous pourrions avoir de grandes surprises, en cas d'unification du monde par la force, en ce qui concerne l'Etat ou la communauté qui réussira cette œuvre.



ACTION UNESCO
MÉMOIRE DU MONDE

Les palais royaux d'Abomey

par Jasmina Sopova



Un lion, emblème du roi Glèlè (1858-1889).

«Le Requin qui ne craint point le caïman!

Le roi qui a sauvé le Dahomé du déshonneur

Est bien le maître de l'Univers, qui comblera tous les espoirs du pays!»

AINSI Panlingan, le crieur de la cour de Guézo, roi du Dahomey dans la première moitié du 19^e siècle, entonnait-il chaque jour à l'aube sur la grande place du palais royal d'Abomey les louanges de son souverain, avant de se prosterner à plat ventre et de se couvrir la tête de poussière. Cette coutume, née deux siècles plus tôt, lorsque le grand roi Ouegbadja avait ordonné à son crieur de cour de n'adresser la parole à personne avant d'avoir chanté sa gloire, se perpétua à la cour du Dahomey, d'un souverain à l'autre, jusqu'à la déchéance du dernier roi, Béhanzin, à la veille de notre siècle.

Aujourd'hui cette même place sert d'accès principal au site des Palais royaux d'Abomey, un des plus vastes ensembles de bâtiments historiques du continent africain, inscrit depuis 1985 sur la liste du Patrimoine mondial en péril.

Étalées sur quarante hectares, deux zones distinctes racontent, chacune à sa manière, l'histoire du puissant royaume. La zone archéologique évoque la naissance et la croissance de la petite cité-Etat. La

zone des palais, reconverte en musée, parle de l'âge d'or et de la fin du royaume d'Abomey, mais aussi de sa pérennité.

UN ETAT CENTRALISÉ

A 160 kilomètres au nord de Cotonou, dans l'actuelle république du Bénin, la ville d'Abomey fut pendant trois siècles la capitale d'un royaume fon créé vers 1620 par Do Aklin, un prince de la famille royale d'Allada. Le premier roi d'Abomey sera, cinq ans plus tard, son fils Dako, mais c'est le fils de celui-ci, Ouegbadja (1645-1685), qui bâtit la puissance du pays.

Ouegbadja posa les bases d'une structure hiérarchisée de la cour — les chefs locaux sont nommés par le pouvoir central — et répartit la tâche des affaires rituelles entre un prêtre et un ministre. Politique et religion ainsi dissociées, le roi était libre de se consacrer aux problèmes d'Etat. Un partage équitable des privilèges octroyés aux épouses royales écartait en principe les risques de jalousie et de complots. La véritable reine du pays n'était autre que la mère du souverain, intronisée en même temps que son fils et

investie d'importantes fonctions dans l'organisation interne du territoire. Enfin un ingénieux système de succession permettait aux souverains de choisir eux-mêmes le futur roi et d'éloigner, si nécessaire, leurs fils du trône. Quant à ses frères, il arrivait souvent que le roi les fit périr à titre préventif.

Grâce à cette solide organisation politique, sociale et religieuse, la minuscule cité-Etat n'allait pas tarder à devenir la principale puissance de la région. Du palais d'Ouegbadja, considéré comme le père de la patrie, il ne reste malheureusement plus aujourd'hui qu'une porte en ruine.

En 1685 ce fut au tour d'Akaba d'agrandir et d'enrichir ses domaines. Ce roi eut le rare privilège de vivre dans une case à étage dont il demeure un mur imposant. Selon la coutume, il édifia son palais à proximité de celui de son prédécesseur et fit élever une enceinte, percée çà et là de passages entre les cours attenantes. Ces murs de clôture paraissent modestes en regard des gigantesques remparts, de cinq à huit mètres de hauteur, qui ceinturaient l'ensemble des palais. Munie de pavillons abritant la garde royale et bordée d'une chaîne de maisons





Ci-dessus, salle du trône avec les sièges respectifs des rois d'Abomey (Bénin). Page de gauche, tapisserie ancienne ornant la salle du trône.

d'habitation, protégée, de surcroît, par un fossé et une sorte d'immense couronne de ronces, la forteresse devait atteindre, aux moments de la plus grande prospérité du royaume, une circonférence de trois mille mètres. On comprend pourquoi les gens désignèrent la cité du nom d'Abomey, qui signifie «dans les murs».

Le feu, hélas, frappa deux fois durement. Sous le règne d'Akaba, il réduisit en cendres une grande partie de la cité. Deux siècles plus tard, alors que sept nouvelles rési-

dences décoraient l'espace de plus en plus somptueux, un autre incendie, celui-ci délibéré et de portée symbolique, endommagea gravement l'enceinte.

Les vestiges du palais et de la case à étage d'Agadja (1708-1740), le successeur d'Akaba, apportent un témoignage précieux sur la période où le royaume commença à s'ouvrir sur la mer, en vue de monopoliser le commerce des esclaves avec les Européens. Devenue la base de l'économie dahoméenne, la traite provoqua une vive rivalité avec les Yorouba d'Oyo, qui détournèrent à leur profit une partie du trafic et parvinrent même, entre 1728 et 1818, à imposer un tribut annuel aux quatre rois suivants d'Abomey: Tegbesu, Kengala, Agongolo et Adandozan.

L'ÂGE D'OR

Ce dernier, réputé pour son incompétence en matière d'économie, son tempérament despotique et son mépris de la tradition, fut détrôné par Guézo (1818-1858), le plus connu des rois d'Abomey, qui, selon le témoignage du commodore anglais Forbes, «posait le pied sur la terre comme si elle était honorée de supporter un tel fardeau». La dignité du personnage et le faste de la Cour qui compte une dizaine de milliers de personnes, ainsi qu'une armée d'environ quatre mille amazones, avaient de quoi impressionner les visiteurs étrangers.

Aujourd'hui encore, malgré les ravages du temps, cette même noble atmosphère émane du palais de Guézo. A l'instar de ses prédécesseurs, il articula l'espace, à



L'ensemble des palais royaux de Guézo et de son fils Glèlè (19^e siècle) forme aujourd'hui un musée d'art et d'histoire. On peut y admirer, entre autres pièces, cet oiseau (détail), un calao qui était l'un des emblèmes du roi Guézo.

En bas, cour d'un des palais royaux d'Abomey aux murs ornés de bas-reliefs polychromes.

l'intérieur des remparts, en trois cours séparées par des murailles. La case à étage donne à la fois sur la grande place (*singbodji*) et sur la cour extérieure (*kpododji*), réservée aux cérémonies rituelles et aux parades militaires; dans la cour privée se dressent la case du pouvoir, la salle des trônes, le sanctuaire et la résidence royale (*adjalala*).

Pour distinguer les édifices sacrés des constructions profanes, on donna aux premiers une forme circulaire et aux secondes une forme rectangulaire. La toiture jouait dans les deux cas un rôle très important. La résidence de Guézo, pourvue d'une immense véranda et de sept portes, était recouverte d'un toit en paille deux fois plus grand, à l'origine, que la partie visible de la façade. Protégeant le bâtiment des pluies torrentielles en saison humide et servant d'isolant thermique, l'imposante masse des couvertures avait certes une justification pratique, mais en même temps elle donnait une dimension sacrée à toute la cour. De plus, entravant le passage, elle obligeait les visiteurs à s'incliner en entrant, de sorte qu'ils ne puissent manquer de respect au roi, ni manquer d'admirer les magnifiques bas-reliefs polychromes ornant la base des murs. De même, pour

pénétrer dans certains tombeaux, il faut presque ramper tant les auvents descendent bas.

Construits sur une charpente de branchages, les toits n'ont pas résisté au temps. On les a remplacés par de la tôle ondulée recouverte de paille, d'où un volume bien plus modeste. Quant aux célèbres bas-reliefs peints avec des pigments naturels, il ont été gravement endommagés, en particulier par trois tornades successives (en 1975, 1977 et 1984).

Depuis l'inscription du site sur la liste du Patrimoine mondial en péril, on a entrepris de restaurer les cases, la partie restante des remparts, la toiture, les faux plafonds en bambou, les bas-reliefs et les portes et fenêtres sculptées.



La résidence royale et la salle des trônes — où l'on peut voir, entre autres, celui de Guézo, posé sur quatre crânes de chefs ennemis — sont aujourd'hui des espaces d'exposition du musée d'Abomey. Il en est de même pour la salle des bijoux et la salle d'armes dans la cour privée de Glèlè, le fils de Guézo.

DÉCLIN ET SURVIVANCE

Les cours du palais de Glèlè (1858-1889) furent aussi riches et élaborées que celles de son père. Sur la grande place, il installa deux cases et deux auvents destinés aux tisserands, dinandiers et sculpteurs, où les artisans d'aujourd'hui continuent à exercer les métiers traditionnels d'Abomey. Les descendants des familles royales vivent encore au cœur de la cité et entretiennent les tombeaux et les sanctuaires.

Sous le règne de Glèlè le Dahomey connut des changements radicaux sur le plan de l'économie et de la politique. D'une part, la traite déclarée illégale, on développa l'agriculture et on se tourna vers le commerce d'huile de palme. D'autre part, le conservatisme de Glèlè en affaires étrangères provoqua dans les rapports avec l'Europe un climat de tension qui se transforma bientôt en hostilité déclarée.

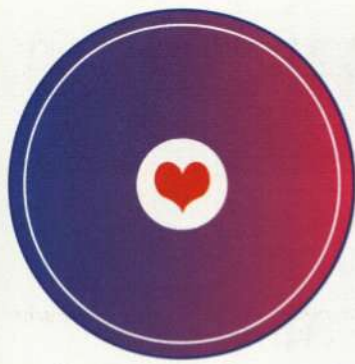
Aussi, lorsqu'en 1889 Béhanzin prit le pouvoir, les conflits avec la France avaient atteint un degré particulièrement dangereux. Les Français s'indignaient de «l'insolence du roi d'Abomey» qui leur avait une fois demandé: «Est-ce que je suis allé en France faire la guerre aux Français?» Les Dahoméens n'acceptaient pas le prix exigé pour la paix: «arborer le drapeau français à Abomey et livrer intégralement les armes de tous les guerriers». Des armes se levèrent dans les deux camps pour des luttes qui allaient s'enchaîner pendant des mois et finalement contraindre Béhanzin à l'exil.

Abomey fut placé sous protectorat français et, en 1894, un frère de Béhanzin, Agoli-Agbo, le remplaça comme roi. Trahison d'un frère, ou intrigue de l'administration coloniale? Toujours est-il que Béhanzin est considéré comme le dernier roi indépendant du Dahomey. Avant de quitter la cité royale, il eut juste le temps de l'incendier.

Ultime réponse au défi que l'histoire lançait à l'ancien royaume, ce geste désespéré symbolisait le déclin d'une civilisation prestigieuse. Mais ses vestiges survivent, au mépris de la violence des hommes et du feu. En les préservant de la destruction, l'UNESCO a réinscrit ce site majeur au cadastre de l'histoire. ■

JASMINA SOPOVA,

essayiste macédonienne, est l'auteur de nombreux articles et études sur l'art et la littérature d'Afrique noire, de l'océan Indien et des Antilles.



DISQUES RÉCENTS

par Isabelle Leymarie

MUSIQUES TRADITIONNELLES

CHINE.

L'art du pipa, Lin Shicheng.
CD Ocora Radio France 560046.

Ancien et superbe luth piriforme originaire d'Asie centrale, le pipa est devenu l'instrument préféré de la dynastie des Tang, et de nombreux Chinois en jouent encore à l'heure actuelle. Né à Shanghai, Lin Shicheng est l'un des maîtres les plus accomplis du pipa et le seul représentant de sa génération de l'Ecole Pudong. Il interprète ici des morceaux empruntés pour la plupart au «Répertoire littéraire» ou, dans le cas de «Le Roi se défait de son armure», au «Répertoire martial». La musique, poétique et belle, tantôt paisible, tantôt vivace, au symbolisme remontant à la nuit des temps, ne cesse de nous ensorceler. Un art sublime qui transcende toutes les époques.

MADAGASCAR.

Possession et poésie.
CD Ocora Radio France 580046.

L'art de Madagascar est fort peu connu et pourtant il recèle de véritables trésors. Ce compact nous offre un échantillonnage de musiques rituelles enregistrées chez les Vezo, peuple de marins du littoral sud-ouest, lors de séances de possession. Il comprend aussi des chants de gardiens de bœufs — poèmes chantés évoquant ceux des Peuls — et une belle improvisation poétique pour voix d'homme. Les instruments de musique consistent en arc musical, hochet, cithare-sur-caisse,

tambour et accordéon diatonique. Bien que Madagascar soit au confluent de l'Afrique et de l'Asie, c'est ici l'Afrique qui prédomine par la conception du rythme et le timbre des voix. Un passionnant témoignage sur cette île aux enchantements multiples.

GUADELOUPE.

Le gwoka. Soirée léwoz à Jabrun.
CD Ocora Radio France 560030.

Le gwoka, musique rurale traditionnelle de la Guadeloupe, connaît à l'heure actuelle un formidable renouveau, aux Antilles comme en France, et il symbolise la vitalité de la culture noire de l'île. L'appellation «gwoka», du nom d'un tambour, le «ka», commun à diverses régions de la Caraïbe et à la Nouvelle-Orléans, recouvre en fait plusieurs rythmes divers dont le «léwoz» et le «toumblack». Le mot «léwoz» est souvent devenu synonyme de «gwoka». Deux sortes de tambours, le boula et le makè, et des chants, accompagnent la danse. Les textes des chansons, souvent anecdotiques, évoquent des événements locaux. Ce compact, enregistré dans une des dernières «habitations» (anciennes propriétés de planteurs) de la Guadeloupe, sur la commune de Baie Mahault, est l'un des rares documents sonores existant en Europe sur les anciennes musiques noires des Antilles. Il en est donc particulièrement précieux.

JAZZ

BRANFORD MARSALIS TRIO.

Bloomington
CD Columbia 473771 2
Marsalis (sax ténor et soprano)
Robert Hurt (basse)
Jeff «Tain» Watts (batterie)

Frère aîné de Wynton et jadis membre de son orchestre,

Branford Marsalis, stylistiquement différent de celui-ci, poursuit une carrière tout aussi réussie. Son lyrisme, ses compétences techniques et la fraîcheur de ses idées en font l'un des saxophonistes actuels les plus remarquables et les plus demandés. Il choisit ici la voie difficile, austère et dépouillée, du trio sans piano, dont Sonny Rollins fut l'un des principaux pionniers dans les années soixante. Les compositions de cet enregistrement, empreintes d'une profonde spiritualité, juxtaposent différents rythmes, juxtaposent les repères structurels habituels, sans pour autant sombrer dans un free jazz amorphe. Hurst et Watts, rompus à toutes les techniques et à tous les traquenards musicaux, partagent les escapades de Marsalis sur ses sentes imprévues.

TRAVIS SHOOK.

CD Columbia 473770 2.

Shook (piano)
Bunky Green (sax alto)
Ira Coleman (basse)
Tony Williams (batterie)

Il s'agit ici du premier enregistrement de Shook, jeune pianiste originaire de l'Etat de Washington, aux Etats-Unis, et finaliste du concours de piano du festival de jazz de Jacksonville. Il est accompagné par Ira Coleman, étoile montante de la contrebasse et de la génération de Shook, et Tony Williams, l'ancien batteur de Miles Davis. Tel un orfèvre, Shook façonne une musique fine, toute en demi-teintes, rappelant parfois Bill Evans pour l'agencement des accords et Ahmad Jamal pour le swing et le phrasé. Il retravaille des standards («Love for Sale», «My Foolish Heart») avec intelligence et un sens judicieux des accents, ces accents trop souvent négligés dans la musique européenne et qui confèrent aux notes leur véritable relief.

MUSIQUE CLASSIQUE

SARAH CHANG.

Tchaikovsky Violin Concerto, Brahms Hungarian Dances.
London Symphony Orchestra
sous la direction de sir Colin Davis.

CD EMI Classics 7 54753 2

Agée de douze ans à peine, la violoniste chinoise Sarah Chang est le nouveau prodige dont tout



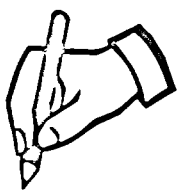
le monde parle actuellement. Se jouant des problèmes techniques les plus ardues, elle interprète le beau concerto de Tchaïkovski — morceau de bravoure des jeunes violonistes — et les Danses hongroises de Brahms avec passion et un sens aigu, tout à fait personnel, du rythme. Son phrasé, son sens des contrastes, son délié sont étonnants.

LOUIS SPOHR.

Octet - Sextet - Quintet.
L'Archibudelli & Smithsonian Chamber Players.
CD Sony Classical 53370

Louis («Ludwig») Spohr, né à Brunswick en 1784 et mort à Cassel en 1859, fut un remarquable violoniste, chef d'orchestre et compositeur qui vécut à la cour de Gotha, à Vienne et à Francfort avant de s'établir à Cassel. Admirateur à la fois de Bach et de Wagner à ses débuts, il représente la période de transition entre le classicisme et le romantisme. Son octuor, son sextuor et son quintette pour instruments à cordes (violon, alto et violoncelle), interprétés sur des stradivarius de la Smithsonian Institution de Washington, sont d'un lyrisme intense. Un chroniqueur de la revue *Musical World* décrivait en 1853 le sextuor comme «une œuvre qui, en révélant toute l'expérience de l'âge, déploie dans des proportions étonnantes cette fraîcheur et cette spontanéité censées n'appartenir qu'à la jeunesse. Ce sextuor, l'une des dernières compositions de Spohr, est également l'une des plus belles et des plus fascinantes de toutes.»





47^e année
Mensuel publié en 32 langues et en braille par
l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la
science et la culture.
31, rue François Bonvin, 75015 Paris, France.
Téléphone: pour joindre directement votre correspondant,
composez le 45.68 ... suivi des quatre chiffres qui figurent entre
parenthèses à la suite de chaque nom.
Télécopie: 45.66.92.70

Directeur: Bahgat Elnadi
Rédacteur en chef: Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE
Secrétaire de rédaction: Gillian Whitcomb
Français: Alain Lévêque, Neda El Khazen
Anglais: Roy Maikin
Espagnol: Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina
Unité artistique, fabrication: Georges Servat (47.25)
Illustration: Ariane Bailey (46.90)
Documentation:
Relations éditions hors Siège et presse: Solange Beil
(46.87)
Secrétariat de direction: Annie Brachet (47.15),
Assistant administratif:
Editions en braille (français, anglais, espagnol et
coréen): Mouna Chatta (47.14).

ÉDITIONS HORS SIÈGE
Russe: Alexandre Melnikov (Moscou)
Allemand: Werner Merkl (Berne)
Arabe: El-Said Mahmoud El Sheniti (Le Caire)
Italien: Mario Guidotti (Rome)
Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)
Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)
Persan: H. Sadough Vanini (Téhéran)
Néerlandais: Claude Montrieux (Anvers)
Portugais: Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Turc: Serpil Gogen (Ankara)
Ourdou: Wali Mohammad Zaki (Islamabad)
Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Malais: Sidin Ahmad Ishak (Kuala Lumpur)
Coréen: Yi Tong-ok (Séoul)
Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar-es-Salaam)
Slovène: Aleksandra Kornhauser (Ljubljana)
Chinois: Shen Guofen (Beijing)
Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)
Grec: Sophie Costopoulos (Athènes)
Cinghalais: Neville Piyadigama (Colombo)
Finnois: Marjatta Oksanen (Helsinki)
Basque: Juxto Egaña (Donostia)
Thaï: Duangtip Surintatip (Bangkok)
Vietnamien: Do Phuong (Hanoi)
Pachto: Nazer Mohammad Angar (Kaboul)
Haoussa: Habib Alhassan (Sokoto)
Bengali: Abdullah A.M. Sharafuddin (Dacca)
Ukrainien: Victor Stelmakh (Kiev)
Galicien: Xavier Senin Fernández (Saint-Jacques-de-
Compostelle)

VENTES ET PROMOTION
Abonnements: Marie-Thérèse Hardy (45.65), Jacqueline
Louise-Julie, Manichan Ngoneko, Michel Ravassard,
Mohamed Salah El Din
Liaison agents et abonnés: Ginette Motreff (45.64)
Comptabilité: (45.65); Magasin: (47.50)

ABONNEMENTS. Tél.: 45.68.45.65
1 an: 211 francs français. 2 ans: 396 francs.
Pour les pays en développement:
1 an: 132 francs français. 2 ans: 211 francs.
Reproduction sous forme de microfiches (1 an): 113 francs.
Reliure pour une année: 72 francs.
 Paiement par chèque bancaire (sauf Eurochèque), CCP ou
 mandat à l'ordre de l'UNESCO.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition
d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention «Reproduits du
Courrier de l'UNESCO», en précisant la date du numéro. Trois justifica-
tifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non
copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les
manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils
sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant
dans le Courrier de l'UNESCO expriment l'opinion de leurs auteurs
et non pas nécessairement celles de l'UNESCO ou de la Rédaction. Les
titres des articles et légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les
frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas
reconnaissance officielle par l'UNESCO ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ AU LUXEMBOURG (Printed in Luxembourg)
DÉPÔT LÉGAL: C1 - FÉVRIER 1994.
COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.

Photocomposition, Photogravure: Le Courrier de l'UNESCO.
Impression: IMPRIMERIE SAINT-PAUL, 2, rue Christophe Plantin
L-2988 Luxembourg
ISSN 0304-3118 N°2-1994-OPJ-93-523 F

Ce numéro comprend 52 pages et un encart de 4 pages situé entre les
pages 10-11 et 42-43.

POURQUOI JE NE CROIS PLUS AUX NATIONS UNIES

Abonné au *Courrier de l'UNESCO* pendant de très nombreuses années, j'ai beaucoup apprécié cette revue et je l'ai fait connaître autour de moi.

Non, la culture, la science et l'éducation n'ont pas cessé de m'intéresser. J'ai cru longtemps qu'elles étaient les moyens par lesquels l'humanité pouvait progresser: meilleure compréhension entre les peuples, amélioration des conditions de vie, évolution de l'esprit civique et de la moralité des individus, etc.

Je constate amèrement, à cinquante-huit ans, que, du bel édifice dont je rêvais, il n'existe tout au plus que la façade, dont l'UNESCO, je le reconnais, constitue la plus belle partie. Mais cela ne me satisfait plus! Je préfère des organismes et associations plus modestes et plus proches des hommes.

Vous êtes une émanation de l'ONU, laquelle est mandatée par les grands pays de ce monde. Quel spectacle nous offrent-ils? Pendant que leur diplomatie s'active pour maintenir ou rétablir la paix, leur industrie d'armement est prospère et livre des armes à ceux qui, demain, allumeront des conflits ou massacreront des populations. Désormais le danger est partout puisque les armements les plus sophistiqués et les plus destructeurs peuvent être acquis par des brigands planétaires.

Trop de pays sont dénués de scrupules et font preuve de lâcheté et de cupidité. Et, pour se donner bonne conscience, ils engagent des actions ou ils créent des organismes ayant des objectifs culturels, humanitaires.

GUY SCHOENHAUER
RAMBOUILLET (FRANCE)

UNE CHAÎNE HUMAINE

Dans le cadre des échanges d'anciens numéros du *Courrier de l'UNESCO*, j'ai reçu de nombreuses lettres d'acquéreurs potentiels provenant de multiples pays.

La réaction du «Centre UNESCO des Pays-Bas», en particulier, a été aussi rapide qu'efficace. Bravo à ce centre, vivant et actif, qui contribue ainsi à construire l'idéal véhiculé par le *Courrier de l'UNESCO*, un idéal inspiré par un esprit d'humanisme et de philanthropie,

une soif de connaissances et, surtout, un désir de paix.

Merci à l'UNESCO de permettre la construction de cette chaîne humaine.

HAROLD M. LA BESSE
SAINT-MANDÉ (FRANCE)

P.S. Si quelqu'un me proposait les numéros de juillet-août 1956 et janvier 1982, je suis preneur!

L'ART PERDRA-IL SON ÂME?

Le remarquable article de Sonia Younan paru dans le numéro de juillet-août du *Courrier de l'UNESCO* pourrait être la source d'un faisceau de réflexions pour tous ceux qui s'interrogent sur les devenir de l'art. Il serait peut-être utile de redéfinir la notion d'image dont le sens s'est considérablement élargi dans l'espace artistique contemporain. Il est indéniable que c'est aux techniques de diffusion et de multiplication de l'image que nous devons un prodigieux développement de la culture artistique. Mais ce sont ces mêmes techniques (la photographie, le cinéma, l'informatique) qui ont peu à peu dépossédé la main de l'homme de l'exclusivité de la «fabrication» de l'image comme support du message artistique. Inquietant paradoxe.

En face de ces extraordinaires performances techniques, l'image «manuelle», si riche de contenus émotionnels, ne risque-t-elle pas, dans l'avenir, de se marginaliser et de disparaître du champ des activités humaines? Sera-t-elle progressivement remplacée par le produit sans âme de robots surdoués, comme dans les noires prédictions de George Orwell?

Les futurs artistes auront-ils le désir de réapprendre les gestes millénaires du peintre et du sculpteur, ou devront-ils choisir entre le clavier d'ordinateur et des formules plastiques de plus en plus exemptes de sensibilité?

A l'issue du bilan de ce siècle, il n'est que d'espérer un rééquilibrage, une réhumanisation des choses de l'art. Sinon, craignons le pire: un art futur sans âme ni structure, enlisé dans le verbe et dans l'infantilisme, et n'apparaissant que pour disparaître aussitôt dans la béance grise de nos écrans sans mémoire.

HENRY CHRISTIAEN
GRENOBLE (FRANCE)

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture, page 3: © Ezéchiél Saad, Paris. Pages 5, 7, 8: Ulf Andersén © Gamma, Paris. Page 10: Marco © Ask Images, Paris. Pages 11, 14, 20: © Charles Lénars, Paris. Page 12: © Muñoz de Pablos, Paris. Page 13: Bordes © Explorer, Paris. Page 15: ©The Australian Academy of the Humanities. Page 16: © Miss International, Galerie Beaubourg, Paris. Page 17: Sabine Weiss © Rapho, Paris. Pages 18, 19: © 1953 M. C. Escher/Cordon Art - Baarn - Hollande. Pages 21, 27, 28, 29: © Yves Gellie, Paris. Pages 22-23, 24, 26: Bruno Barbey © Magnum, Paris. Page 25: James Morris © Panos Pictures, Londres. Page 30 en haut: David Reed © Panos Pictures, Londres. Page 30 au milieu: © CIRAD/GERDAT/ PRIFAS 93. Page 30 en bas: © Editions de l'Environnement, Paris. Page 31 en haut: Mauri Rautkari © WWF, Gland. Page 31 en bas: Peter Tunley © WWF, Gland. Pages 32-33: Tchistiakov © Novosti, Paris. Page 34: D.R. Page 35: Matysine © Novosti, Paris. Page 36 à gauche: Zagoumeny © Novosti, Paris. Page 36 à droite: S. Goukski © Novosti, Paris. Page 37 à gauche: Jim Pickerell © Rapho, Paris. Page 37 à droite: Jean Hosking © Rapho, Paris. Pages 38-39: Stan Fautré © Ask Images, Paris. Page 39 à droite: P. Rivière © Miss International, Paris. Page 40: © Jia Tian. Pages 40-41: Michel Baret © Rapho, Paris. Page 42: UNESCO-Michel Claude. Page 44: © Keystone. Pages 46, 47, 48: J.A. Fernandez © Incafo, Madrid.

LISEZ TOUS LES MOIS

ÉTUDES

Revue d'information, de réflexion et de culture

Dans les prochains numéros :

L'Afrique du sud va voter	Maggie PATERSON
Palestine - Israël : les étapes ultérieures	L.-J. DUCLOS
L'homme de mer	Guy LABOUEÏRIE
Pour une définition de l'art	Jean-Claude LEMAGNY
Figures du « siècle des réformations »	Th. WANEGFFELEN
Mallarmé et Saint-John Perse	André DAVID

*Choix de films, Chroniques de théâtre,
Revue des livres, Choix de disques*

Le n° : (144 pages) 55 F, étr. 62 F Rédacteur en chef
Abonnement : 11 n°s / an : 450 F - étr. 550 F Jean-Yves CALVEZ

Pour recevoir un numéro ou vous abonner, envoyez vos nom,
adresse et règlement à l'ordre d'ETUDES à :
Assas Editions • 14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : (1) 44 39 48 48
Ou, sur Minitel, tapez 36 15 SJ*ETUDES



EUROLANGUES

Les stages de langues...

Réputés depuis de nombreuses années pour :

- L'excellence et la spécificité de la pédagogie,
- La parfaite adéquation avec les exigences du système éducatif français,
- L'efficacité et la fiabilité de l'encadrement.

COLLÉGIENS • LYCÉENS • PRÉPAS • ETUDIANTS

182, rue Lecourbe
75015 Paris
tél. : (1) 42 50 08 17
fax : (1) 45 33 70 74

créa
h.r.

**Vivre et étudier dans un
autre pays ...
... L'expérience de
toute une vie !**

Contactez-nous au : **(1) 48 00 06 00**

ou retournez le coupon ci-dessous pour recevoir nos brochures gratuites :

- | | |
|---|-------------|
| <input type="checkbox"/> Cours de langues, 8 pays | 16 ans et + |
| <input type="checkbox"/> 9 mois d'étude d'anglais, USA, GB | 16-28 ans |
| <input type="checkbox"/> Programme d'année scolaire, USA | 15-21 ans |
| <input type="checkbox"/> Etudes en université, 6 pays | 18 ans et + |
| <input type="checkbox"/> Formations professionnelles, Europe, USA | 18 ans et + |
| <input type="checkbox"/> Séjours en famille d'accueil, USA | 14-25 ans |
| <input type="checkbox"/> Séjours juniors, GB | 8-15 ans |

Nom/Prénom

Adresse

CP/Ville

Tél.....Age 3702

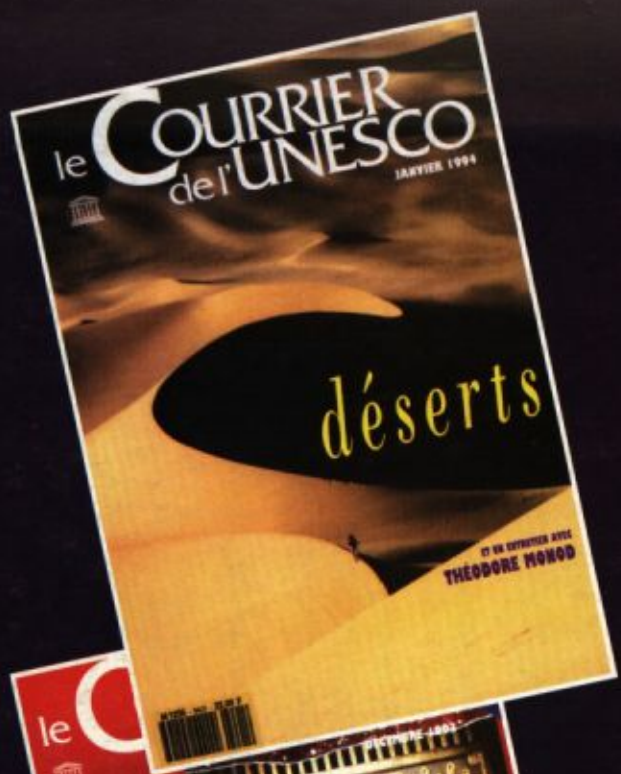
Inscription dès à présent à :

ASPECT - 53, rue du fg Poissonnière - 75009 PARIS



ASPECT

Organisme adhérent à la charte de qualité UNSE



en offrant à un ami un abonnement, vous lui faites 3 cadeaux:

1 Il découvre l'unique revue culturelle internationale paraissant en 32 langues et attendue, dans 120 pays, par des centaines de milliers de lecteurs de toutes nationalités

2 Il explore, mois après mois, la formidable diversité des cultures et des savoirs du monde

3 Il s'associe à l'œuvre de l'UNESCO qui vise à promouvoir «le respect universel de la justice, de la loi, des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion...».

CHAQUE MOIS, LE MAGAZINE INDISPENSABLE POUR MIEUX COMPRENDRE LES PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI ET LES ENJEUX DE DEMAIN

CHAQUE MOIS: UN THÈME D'INTÉRÊT UNIVERSEL TRAITÉ PAR DE GRANDS SPECIALISTES DE NATIONALITÉS ET DE SENSIBILITÉS DIFFÉRENTES...

CHAQUE MOIS: UN ENTRETIEN AVEC DES PERSONNALITÉS DU MONDE DES ARTS, DES LETTRES, DE LA SCIENCE, DE LA CULTURE...

CHAQUE MOIS: DES RUBRIQUES SUR L'ACTION DE L'UNESCO DANS LE MONDE, L'ENVIRONNEMENT, LE PATRIMOINE MONDIAL...

VIOLENCES... PSYCHANALYSE: LA RÈGLE DU JE... L'AMOUR AU PRÉSENT... EAU DE VIE... LA CONDITION MINORITAIRE... QU'EST-CE QUE LE MODERNE?... LA NOSTALGIE DES ORIGINES... LE TEMPS DE DÉSARMER... MAISSANCE DES NOMBRES: COMPTES ET LEGENDES... UN DÉBAT NORD-SUD: QU'EST-CE QUE LE PROGRÈS?... DÉSERTS... LE VERBE MULTICOLORE...

FRANÇOIS MITTERRAND... JORGE AMADO... RICHARD ATTENBOROUGH... JEAN-CLAUDE CARRIÈRE... JEAN LACOUTURE... FEDERICO MAYOR... MAGUIB MAHFOUZ... SEMBENE OUSMANE... ANDRÉ VOZNESSENSKI... FRÉDÉRIC ROSSIF... HINWERK BRUHNS... CAMILO JOSÉ CELA... VACLAV HAVEL... SERGUEI S. AVERINTSEV... ERNESTO SÁBATO... GRO HARLEM BRUNDTLAND... CLAUDE LÉVI-STRAUSS... LEOPOLDO ZEA... PAULO FREIRE... DANIEL J. BOORSTIN... FRANÇOIS JACOB... MANU DIBANGO... FAROUK HOSNY... SADRUDDIN AGHA KHAN... JORGE LAVELLI... LÉON SCHWARTZENBERG... TAHAR BEN JELLOUN... GABRIEL GARCIA MARQUEZ... JACQUES-YVES COUSTEAU... MELIMA MERCOURI... CARLOS FUENTES... JOSEPH KI-ZERBO... VANDANA SHIVA... WILLIAM STYRON... OSCAR NIEMEYER... MIKIS THEODORAKIS... ATAHUALPA YUPANQUI... HÉRVÉ BOURGES... ABDEL RAHMAN EL BACHA... SUSANA RINALDI... HUBERT REEVES... JOSÉ CARRERAS... SIGMUND FREUD ÉCRIT À ALBERT EINSTEIN... LUC FERRY... CHARLES MALAMOUD... UMBERTO ECO... OLIVER STONE... ANDRÉ BRINK... JAMES. D. WATSON... AMOS OZ... MICHEL SERRES... THÉODORE MOMOD... YVES COPPENS

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO (MARS 1994) AURA POUR THÈME:

LES DROITS DE L'HOMME

IL SERA PRÉCÉDÉ D'UN ENTRETIEN AVEC LE POÈTE MAURICIEN

EDOUARD J. MAUNICK